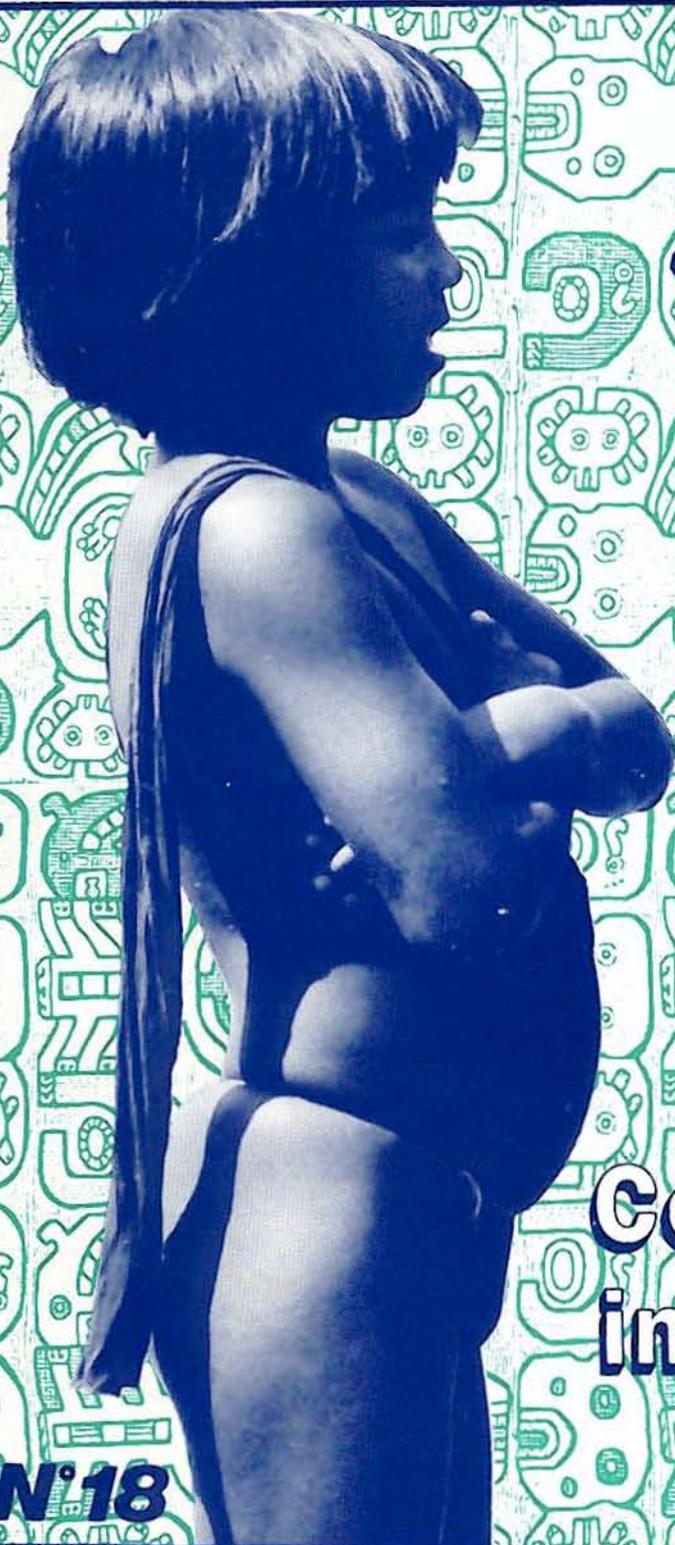


NITASSINAN

ᑎᑎᑎᑎᑎᑎ ᑎᑎᑎᑎᑎᑎ



«**unité,
terre et
culture**»

**Colombie
indienne**

N°18

NITASSINAN N° 18: 1er trimestre 1989

Publication trimestrielle auto-financée, à but NON LUCRATIF, du CSIA, As.1901

ADRESSE: NITASSINAN - CSIA BP 101 75623 PARIS CEDEX 13 - FRANCE

DIRECTEUR DE PUBLICATION: Marcel CANTON

DEPOT LEGAL: 1er trimestre 1989 - N° ISSN: 0758 6000

N° DE COMMISSION PARITAIRE: 666 59

COMITE DE REDACTION: Marie Jeanne BEAUBRUN - Marcel CANTON - Sylvain DUEZ -
Marine LEPULCH - Henri MANGUY - David MOKTO

(Rédaction, traduction et illustration, non rémunérées, sont signées au gré des articles.)

POUR TOUS CONTACTS: se référer à l'adresse ci-dessus.



DOCUMENTS PLACES EN COUVERTURE:

- au recto : "Jeune Indien Embera (OREWA), du Choco en Colombie". Photographie de Michel HELLER, pour Aide Médicale Internationale (119, rue des Amandiers - 75020 PARIS - Tél. 16 1 46 36 04 04). Cette photo fait partie d'une série imprimée sous forme de cartes postales et diffusée par l'A.M.I.

- au verso : "Rabbit Tail, jeune guerrier Shoshone, que l'armée US aurait un temps employé comme éclaireur. (Remerciements à Frank Phillips Collection, Un. of Oklahoma Library.)

Avant-propos

"Colombie" ! Un pays d'Amérique Latine peut-il, mieux que celui-ci, porter son nom de... baptême ? A tenter d'imaginer intacte cette luxuriance nourricière soudainement piégée entre deux océans porteurs de folie meurtrière, à mieux connaître la cruelle condition à laquelle est aujourd'hui condamnée l'infime et fragile minorité autochtone, à vouloir enfin mesurer réellement la misère et la violence endémiques qui caractérisent ce "pays né du viol d'une Indienne par un soudard espagnol", ne risque-t-on pas d'être amené à croire, définitivement et dur comme fers de cale, que l'Histoire, il y a de cela un demi-siècle, a dû passer un terrible pacte avec le Don Quichotte navigateur ?

Ce nouveau dossier, né, lui, d'une nouvelle collaboration, a été entièrement constitué et rédigé par un jeune médecin, membre d'Aide Médicale Internationale dont les objectifs, la démarche et les actions en cours sont exposés en page 30. Une très grande satisfaction pour Nitassinan qui se veut résolument ouverte à toute lutte pour la sauvegarde des Petits Peuples et de Notre Terre.

M.C.

Sommaire

	<u>PAGES:</u>
WODE, LE GRAND ARBRE-MER - conte mythologique -.....	5
UN BEAU PAYS MALHEUREUX.....	6
PRINCIPAUX GROUPES INDIGENES DE COLOMBIE - carte -	7
L'HISTOIRE ET LA LEGENDE - conquête et ethnocide -	8
LES CONQUERANTS DES AMES INDIENNES.....	12
MANUEL QUINTIN LAME - symbole de la résistance indienne -	16
LA RENAISSANCE INDIENNE.....	18
SAN ANDRES DE SOTAVENTO - le retour à la terre -	19
LES JAIBANAS - médecins et maîtres des esprits -	22
L'ETAT ET L'INDIEN.....	26
INDIEN, INDIGENE OU COLOMBIEN.....	27
BIBLIOGRAPHIE.....	28
CAMPAGNE D'AUTO-DECOUVERTE DE NOTRE AMERIQUE.....	29
D'AIDE MEDICALE INTERNATIONALE A AIDE MEDICALE INDIGENE.....	30
L'A.M.I. EN COLOMBIE.....	32
LA VIOLATION DES DROITS DE L'HOMME EST QUOTIDIENNE.....	33
FEMMES INDIENNES	
- Féminin-poème.....	36
- Les hommes inventèrent le feu, les femmes le raniment.....	38
- Maria et Nino se marient.....	43
- Le 81eme anniversaire de Wenniseriosta.....	45
- Nous avons lu.....	46
LIBEREZ LEONARD PELTIER.....	48
SAUVONS LES FORETS, SAUVONS LA PLANETE.....	49
LA MORT DE CHICO MENDEZ.....	51
DIFFUSION NITASSINAN - ABONNEMENTS.....	53



Dossier "Colombie indienne",
constitué et rédigé par :

André ROSPAPE, médecin, membre
d'Aide Médicale Internationale

WODE, LE GRAND ARBRE - MER



" L' Amazone est une grande rivière qui est comme la Mer, la Mer des Tikunas, Notre Mer: Tati.

L'Amazone est un arbre, un arbre qui autrefois couvrait le Ciel et ne laissait pas voir le Soleil.

Le tronc de cet arbre, Wode, est le grand Arbre - Mer, et ses milliers de branches sont les rivières, les ruisseaux et les torrents qui s'entrelacent et arrivent toujours à la grande Rivière - Arbre.

Yoi et Ipi abattirent l'arbre gigantesque

En ces temps anciens, Yoi et Ipi, les frères jumeaux nés du genou de Gutapa, abattirent l'arbre gigantesque; ce fut le premier grand travail qui annonçait le monde de maintenant ... Ce travail se répète aujourd'hui, quand les hommes à la peau luisante tombent à grand fracas les troncs gigantesques fertilisant la terre orpheline qui fuit sous les pluies ...

Alors, la liqueur blanche du manioc, boisson du Travail et de la Joie, coule et rafraîchit la gorge ...

L'arbre mythique fut abattu par les deux Frères et ainsi naquit la lumière dans le monde; aujourd'hui, l'arbre est coupé pour ouvrir l'espace où pousseront les aliments des gens de la forêt.

Mais quand la terre a des "patrons", des "propriétaires", quand viennent les "hacendados" ou les "fazendeiros", la terre verte et fragile de la forêt se transforme en hectares monnayables et les arbres sont taillés par milliers dans le vacarme des tronçonneuses...

La dentelle verte se déchire lentement

La Dentelle Verte se déchire lentement et les Hommes et Femmes Tikunas se voient parqués, car la Forêt dans laquelle ils pouvaient ouvrir leurs parcelles s'entoure de barbelés; la Forêt infinie se voit donner des frontières et les parcelles ne peuvent plus se renouveler comme avant.

Cultiver dans la forêt est difficile, la terre est pauvre et s'épuise rapidement. Seul le système de rotation permanente des parcelles permet de produire les aliments nécessaires à la vie sans la transformer en désert.

La forêt n'est pas un butin inépuisable

Les maîtres de l'argent, les patrons de maintenant et d'avant, les exploitants de caoutchouc, les marchands de peaux, les forestiers, ceux qui exportent les animaux "exotiques", les narco-trafiquants, tous ceux-là, n'ont jamais compris que la forêt n'est pas un butin inépuisable. "

Source: Revue " UNIDAS INDIGENA "
N° 87 Juin - Juillet 1988.



UN BEAU PAYS MALHEUREUX

Avec près de deux fois et demie la superficie de la France et environ la moitié moins d'habitants, la Colombie, terre de contrastes s'il en est, est le seul pays d'Amérique du Sud à pouvoir se baigner à la fois dans l'Atlantique au Nord avec la mer Caraïbe, et dans le Pacifique à l'Ouest. Par sa frontière terrestre elle côtoie le Venezuela, le Brésil, le Pérou et l'Equateur.

Elle est façonnée géographiquement et historiquement par la majestueuse Cordillère des Andes qui, du Sud au Nord, lance ses trois doigts en éventail, soulevant des sommets de parfois plus de 5000 mètres et creusant de longues vallées au climat souvent étouffant.

Un autre océan, l'Amazonie, poumon du monde, vient étaler sa nappe verte au Sud-Est du pays sur plus de 200.000 Km².

Pays riche de ressources minières abondantes (pétrole, charbon, or, émeraudes...), de vastes forêts, de rios et de côtes poissonneuses, de plaines étendues propices à l'agriculture et à l'élevage.

Pays fascinant, accueillant, où au bouillonnement intellectuel répond le foisonnement des musiques: salsa, cumbia, merengue, vallenato... et où le sourire n'est jamais compté.

Mais aussi pays de la cocaïne, de la mafia, de la violence endémique, ordinaire ou politique, de l'injustice sociale criante touchant une bonne part de la population, mais dont les quelques 2% d'Indiens sont peut-être les plus grandes victimes.

Population indigène peau de chagrin dans un pays "né du viol d'une Indienne par un soudard espagnol"...

L'HISTOIRE ET LA LEGENDE

1. La quête de l'Eldorado

Abordée dès la fin du XVe siècle par Ojeda, La Cosa et Nicuesa, la Colombie ne donna lieu pendant les premières décennies qu'à des incursions limitées vers l'intérieur à partir des quelques établissements fondés par les Espagnols sur la côte Caraïbe: Santa Marta, Cartagena.

Le but exclusif de ces campagnes était alors le pillage des populations indigènes, par la profanation des cimetières à la recherche d'or et la chasse à l'esclave indien pour alimenter en main d'oeuvre le marché des Grandes Antilles, dont les premiers habitants étaient déjà décimés.

Incapables de lancer une économie véritable autre que la simple collecte d'or, et soumis à la pression guerrière des Indiens Caraïbes, la situation devint si précaire pour ces Espagnols qu'il fut alors question d'abandonner la région vers 1530.

Mais la découverte du Pérou, la volonté de trouver une route pour l'atteindre à partir du Nord, et les nouvelles du fameux Eldorado que la rumeur situait plus au Sud, relancèrent l'avidité des hommes.

Ce mythe de l'Eldorado, le plus vivace et le plus fabuleux du Nouveau-monde fit courir des années durant les conquistadores, stimulant la conquête de l'Améri-

que toute entière et élargissant par là même les domaines de la Couronne Espagnole.

Ainsi, les Quesada, les Federman, les Belalcazar se lancèrent-ils de Santa-Marta, du Vénézuéla et du Pérou à la recherche de ce fantastique pays de l'or. Partis de régions différentes, ils se retrouvèrent dans la savane de Bogota, là où était le pays des Muisca.

Ils étaient réellement parvenus au pays de l'Eldorado, car il s'agissait vraisemblablement de la légende du cacique de Guatavila: Une fois par an, par une nuit de pleine lune, ce chef Muisca était conduit sur un radeau au milieu du lac de Guatavila où il procédait à des ablutions rituelles, puis il était recouvert de poudre d'or, ce qui lui valut le nom d'"El Dorado".

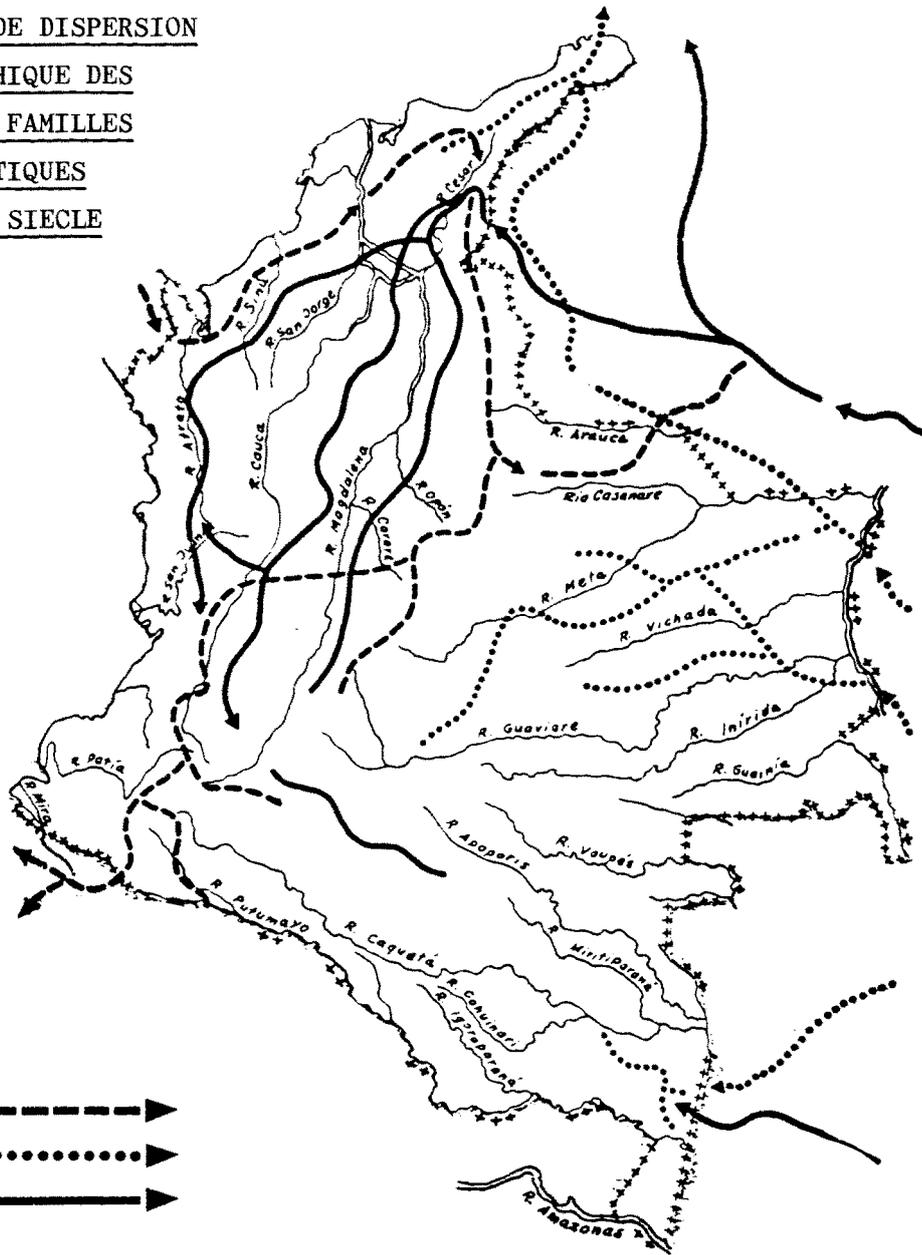
La vision extraordinaire de ce personnage ainsi représenté avait dépassé les frontières du pays muisca pour donner naissance à la légende. Mais celle-ci, en donnant au rite la dimension du mythe, avait considérablement exagéré les richesses du pays et aiguisé l'appétit des conquérants. De l'or, il y en avait certes, mais trop peu pour contenter les Espagnols qui poursuivirent pendant des années cette chimère de l'Eldorado dans d'autres régions. ►

Des Grandes Antilles ...



au Pays Muisca

LIGNES DE DISPERSION
GEOGRAPHIQUE DES
GRANDES FAMILLES
LINGUISTIQUES
AU XVI^e SIECLE



2. Les "encomiendas" et le travail forcé

Tout au long de ce chemin illusoire vers l'Eldorado, les conquérants pillèrent et exploitèrent les populations indiennes dont le nombre diminua de façon vertigineuse. Aussi, très tôt, la Couronne, inquiète de ce dépeuplement alarmant, promulga des lois théoriquement destinées à protéger les survivants. (1512 "Las Leyes de Burgos"; 1542 "Las Leyes Nuevas").

Fut donc institué le système des "encomiendas" par lequel les natifs étaient répartis entre les conquistadores, à charge pour ces encomenderos de les regrouper, contrôler et faire évangéliser,

ainsi que de les protéger, mais avec pour contrepartie le recouvrement de tributs en marchandises et main-d'oeuvre.

Cette volonté pseudo-humanitaire de la Couronne était en fait surtout soucieuse de préserver une force de travail adaptée au pays pour contribuer au développement de la colonie.

Mais cette législation de plus en plus minutieuse et coercitive, réglementant et limitant les tributs resta lettre morte, ignorée et bafouée de tous ces "encomenderos" qui continuèrent à mettre les Indiens en coupe réglée. ►

Génocide par le travail ...

Ils évoquèrent alors les contraintes économiques et les difficultés liées au relief du pays pour justifier cet état de fait. Les indigènes étaient donc surtout victimes d'un déterminisme géographique! Justification bien commode pour occulter le fait que la persistance du parasitisme colonial, l'avidité des colons et le choix de voies archaïques de développement en étaient les causes réelles, faisant de ce vaste territoire un cas d'espèce au sein des contrées de l'Empire espagnol.

La résistance des populations fut cependant acharnée, à l'image de celle des Arhuacos, des Carares, des Paez, des Chimilas, des Pijaos, des Cunas..., mais sporadique, limitée, sans union possible. Et, à la différence d'autres pays, la violence armée des arrivants ne fut pas la raison principale de la quasi-extinction de ces peuples.

Bien plus doit-on évoquer les bouleversements culturels, le changement total dans les rapports avec l'environnement nourricier, la destruction sociale, le paiement des tributs. Ceux-ci, véritables travaux forcés imposés aux Indiens dans

les mines, les champs, les forêts ou le transport des marchandises, furent particulièrement meurtriers; ainsi de la "boga", navigation en canoé sur les fleuves, dont les natifs étaient seuls capables, et qui décima les Malibues des rives du Rio Magdalena, ou le portage des marchandises et des voyageurs à dos d'homme à travers les Cordillères.

Il faut parler encore de l'introduction de maladies nouvelles (variolo, rougeole...), de l'alcool, mais aussi du comportement démographique consciemment négatif de beaucoup d'Indiens, engendré par le désespoir, responsable de nombreux suicides, infanticides, avortements provoqués...

la maladie et la désespérance

Ainsi, de 3 millions d'individus, selon une estimation vraisemblablement en-dessous de la réalité, ils disparurent presque totalement en moins d'un siècle dans ces régions les plus exploitées de la Nouvelle Grenade, ancien nom de la Colombie.



3. Les " resguardos "

Du fait de cette dépopulation indienne, de l'arrivée croissante de colons et de l'utilisation d'esclaves africains, ce système d'"encomienda" tomba peu à peu en désuétude.

A la fin du XVIIe et au XVIIIe siècles, les survivants furent regroupés en "res- ▶

guardos", sortes de réserves facilitant toujours le tribut et l'évangélisation, mais placées sous la dépendance directe de l'administration coloniale et non plus de particuliers. Cette nouvelle institution fut légalisée au XVIII^e siècle, réattribuant cependant par un Edit Royal ("cédula réal") en 1773 les terres de ces "resguardos" aux Indiens, leur en reconnaissant la propriété effective et collective, suite à leurs doléances auprès de la Couronne.

Ainsi donc, après les années de braise qui virent exploiter les populations aborigènes "dans des conditions de travail qui figurent parmi les plus meurtrières et scandaleuses de l'histoire coloniale américaine" selon Thomas GOMEZ, une relative reconnaissance de ses droits se fit jour avec cette "cédula real" de 1773. Mais cela n'empêcha pas le couvercle des années de plomb suivantes de se refermer et de continuer à étouffer leurs revendications.

4. L'assimilation forcée et la poursuite de la dépossession

En effet, après l'indépendance de la Colombie en 1810, les classes moyennes (commerçants et éleveurs, à l'origine de ce mouvement, impulsé et dirigé par Simon Bolivar), se libérant du joug colonial, imposèrent, paradoxalement, à leur tour le leur aux populations indiennes retranchées dans leurs réduits. La forme de propriété collective des resguardos ne correspondait pas aux schémas de développement de l'économie privée qu'ils mettaient en place, à l'aube de la naissance du capitalisme dans cette région.

La loi de 1773 fut alors remise en cause et les terres des resguardos furent redistribuées aux éleveurs, conformant ainsi des propriétés de plus en plus grandes. L'indien dut se résigner à voir se poursuivre la spoliation de son territoire et à se vendre comme journalier dans ces haciendas ou s'expatrier à la recherche de subsistance, accentuant encore l'éclatement de sa structure sociale et familiale et aggravant son état de pauvreté.

Si les premières lois républicaines voyaient dans la dissolution des resguardos un progrès face à une institution jugée comme féodale et coloniale, écartant la part indigène de la société nationale, le gouvernement suivant de Ra-

faël Nunez, conservateur, entendait défendre un ordre social et des intérêts économiques plus proches des anciennes valeurs, valeurs qui considéraient l'Indien comme un mineur qu'il fallait contrôler. La fameuse "cedula real" de 1773 revint donc en vigueur avec la loi 89 de 1890, au bénéfice apparent de l'Indien.

Cela n'empêcha pas des groupes de pression proches de l'oligarchie foncière de se nimber d'une pseudo-virtu républicaine égalitariste pour continuer à réclamer que l'indigène ne soit pas traité différemment, puisque citoyen colombien comme les autres.

Bien que la loi 89 de 1890 ne fut pas abolie, l'Indien en tant que tel n'existait sans doute plus, comme le concrétisa la loi 55 de 1905, votée par le Congrès, et ses terres restantes devaient retourner à la Nation.

Derrière ce discours égalitaire, le désir d'appropriation était encore plus exacerbé par la découverte de richesses naturelles (charbon, pétrole, caoutchouc...), et l'arrivée de compagnies étrangères nord-américaines, françaises, anglaises, pour leur exploitation faisait miroiter la perspective de juteux bénéfices ■

SOURCES: "L'envers de l'Eldorado"; Thomas GOMEZ, Toulouse 1984.



LES CONQUÉRANTS DES AMES INDIENNES

Si le goupillon avait pu arriver avant le sabre, il l'eût certainement fait. Mais il lui fallait la protection de son alter ego pour mener à bien sa mission salvatrice des âmes des sauvages.

Celle-ci commença tôt, dans le sillage des conquistadores puisque dès 1509, les Franciscains arrivaient dans la Sabana de Bogota, pays des Muiscas. Et tout au long de la conquête et de la colonisation, l'Eglise catholique envoya ses bataillons de dominicains, augustins, capucins, jésuites, eudistes et autres consoeurs à l'assaut de ces citadelles de la barbarie indigène.

Leurs actions et leurs approches de ces sociétés natives furent différentes, certes, mais toutes unifiées par une idéologie spécifique qui partait du fait que les Indiens "... se trouvaient dans un état invraisemblable de dégradation: ils ne connaissaient pas le droit de propriété, soutien de la société et source de bien-être individuel et collectif; leur ignorance du mariage monogame favorisait la promiscuité sexuelle et ses conséquences épouvantables... La paresse soufflait son haleine fétide... contre quoi il était nécessaire d'inculquer au moins l'idée de l'immortalité de l'âme et l'amour du travail", comme l'écrivait encore Jésus Jaramillo en 1947 dans la "Revista Seminario de Misiones".

Part indissoluble de l'exercice du pouvoir

L'Eglise catholique participa de façon décisive à la construction de l'hégémonie idéologique et culturelle. Historiquement elle a été part indissoluble de l'exercice du pouvoir d'un Etat dont l'unité reposait sur des bases fragiles.

Ce rôle prépondérant dans la conquête politique et idéologique des sociétés indiennes ne cessa pas avec l'indépendance de 1810. Et au XIXe siècle elle fit valoir en maintes occasions son influence au sein des luttes entre les libéraux et les conservateurs dont elle fut un allié objectif.



"Sauvages, semi - sauvages, civilisés"

Le triomphe de ces derniers et la constitution de 1886 qui suivit consacrerent la prédominance de l'Eglise catholique comme religion officielle. Le Concordat de 1887 l'impulsa comme "élément essentiel de l'ordre social" et "moyen d'extension de la civilisation et de la nationalité vers les sauvages de la forêt et les Indiens andins."

Selon l'esprit qui inspirait ce concordat, les indigènes furent classés par la loi en "sauvages, semi-sauvages, et civilisés". Ils furent alors considérés comme hors de la juridiction nationale, exclus de l'application de la législation de la République, avec pour les deux premières catégories, la mise en place d'une politique de réduction au moyen des missions.

Pleins pouvoirs à l'église

La loi 89 de 1890 (pourtant favorable à la reconstitution des resguardos indigènes) consacrait des dispositions augmentant le pouvoir missionnaire sur les aires périphériques du pays et les ethnies indiennes. ►

Soumission de l'Etat

En 1893 se consolida le régime juridique spécial des "territoires de missions" qui donnait à l'Eglise pleins pouvoirs religieux, éducatifs et administratifs sur les habitants de ces zones éloignées. Furent ensuite signés divers "contrats de mission" (1903, 1928) lui attribuant la direction des écoles publiques primaires de garçons.

En 1918, les Indiens "non encore civilisés mais réduits aux missions" de la vaste région du Vaupes furent placés sous l'autorité civile, judiciaire et pénale des missionnaires qui avaient pour attributions:

- Les regrouper pour former des centres de population;
- délimiter ces centres;
- désigner les autorités indiennes;
- punir si besoin par un "travail correctionnel";
- s'occuper de l'éducation des enfants;
- protéger les Indiens en les empêchant d'être enrôlés de force dans les exploitations de caoutchouc.

Le rôle des autorités civiles dans ces territoires de mission se bornait à leur prêter concours pour "réduire et civiliser" les Indiens. Comme le déclarait par exemple l'ordonnance de l'administrateur de la zone Arhuaca de la Sierra Nevada de Santa Marta en 1931:

"Celui qui s'oppose à l'exercice légal des commissions quand elles recherchent les enfants enfuis de l'orphelinat (...) méritera des sanctions pénales. (...) Seront compris comme délinquants ceux qui font tarder ou empêchent leur retour, leur causant de graves préjudices qui reportent la catéchisation de ces petits indigènes."

Ethnocide par internat

En 1953, un nouveau "contrat de mission" laissait aux mains de l'Eglise toute l'organisation éducative sur un territoire de 861.000 Km² (dans un pays d'une superficie de 1.140.000 Km²) où vivaient environ 1 Million de personnes dont de nombreux Indiens de l'Orénoque et de l'Amazonie. Dans cette vaste zone, l'autorité de l'Etat se soumettait même à l'ecclésiastique puisque les fonctionnaires civils appelés à y travailler devaient être favorables aux missions et recevoir l'approbation de celles-ci.



Peu à peu, cependant, au cours de ce siècle, le poids de l'Eglise diminua face à l'Etat. Mais celle-ci se déplaça des territoires indigènes les plus incorporés à la vie civile vers les forêts orientales ou la région pacifique. Elle y créa des "internats" où devaient venir étudier les jeunes Indiens quasiment enlevés à leurs familles, qui souvent se regroupaient autour de ces centres, accentuant leur acculturation et leur dépendance économique.

L'autorité civile de l'Etat ne fut récupérée seulement qu'en 1973 avec le "Nouveau Concordat" où se fit jour la notion nouvelle de contrats d'éducation de 3 ans. Et en 1977, les territoires missionnaires divisés en vicariats et préfectures couvraient 881.227 Km² pour une population indigène d'environ 160.000 personnes.

Si les "internats" sont actuellement tombés en désuétude, dans ces territoires restent des noyaux indiens importants de façon que le processus de conquête religieuse, d'une certaine manière, ne s'est toujours pas terminé. Les méthodes sont différentes, les prérogatives moindres, mais si tactiques et idéologies se sont métissées, il faut toujours "continuer l'oeuvre apostolique des douze d'aller enseigner à tous les gens et les baptiser au nom du Père" ("La misiones para qué?" *Revista de misiones* - 1979).

Vivace conquête religieuse ... appuyée par l'étranger

L'influence catholique fut en compétition avec les missions protestantes dès l'arrivée de celles-ci en 1825 avec la "British and Foreign Bible society". Depuis, de nombreuses sectes, dont plus de la moitié étaient en 1977 affiliées à la "Corporation Evangéliste de Colombie" envoient leurs missionnaires (5811 personnes recensées cette même année dans le pays) travailler dans les zones indigènes.

Si leur but principal est de transmettre et propager l'Evangile, d'autres de leurs objectifs déclarés sont par exemple "alphabétiser et moraliser les indigènes" ou "promouvoir de bonnes coutumes et pratiques"...

La plupart de ces institutions sont financées à 90% par l'étranger (USA et Canada surtout) mais elles se caractérisent toutes par un prosélytisme religieux vivace. Par un message et un rituel plus simples et attirants (face à la pesanteur, au faste et à la hiérarchie de l'Eglise catholique), par des actions sociales et culturelles, elles ont pu obtenir un certain succès. S'adaptant aux particularités locales, elles arrivent à pénétrer les structures indigènes et à influencer sur la vie quotidienne et la tradition.

Protestation de la ONIC

Mais leur enseignement basé sur l'individu et prônant la résignation a maintes fois été dénoncé par les organisations indiennes. Ainsi, dans les conclusions du congrès de 1982, la ONIC affirme-t-elle: "Les violations d'idées au nom de Jesus-Christ ne sont plus acceptées. Les missions religieuses des USA ne servent qu'à diviser les communautés et à miner leur identité", et plus loin elle réclame "l'expulsion de l'Institut Linguistique d'Eté et autres missions étrangères telles que les Agapes".

Cet "Institut Linguistique d'Eté", mène, par des contrats annuels signés avec l'Etat, une action d'étude des langues des diverses ethnies qui lui permet ainsi de mieux adapter sa mission prioritaire d'évangélisation. Il est, avec l'institution "Nouvelles Tribus", de ceux dont le travail et les intentions vont le plus à l'encontre des objectifs de lutte pour les droits et l'unité indigènes.



Echec aux capucins

Le rejet des missions protestantes ne signifie pas que le monde indien ait été une masse inerte et facilement mal éable vis à vis des catholiques. La résistance à la religion romaine est ancienne, tels qu'en témoignent tous les énoncés de ces divers "concordats" et "contrats de mission" qui stipulent toujours la nécessité de "réduire et civiliser". Ainsi, au 3e Congrès National du syndicat paysan ANUC, à Bogota, la communauté Arhuaca de la Sierra Nevada de Santa Marta accusait les missionnaires en ces termes:

"... cette éducation cause le malheur le plus grand: ceux qui sortent des missions traitent odieusement leurs familles et ont honte de leur propre race, de parler leur propre langue. Sous les menaces et les punitions, on leur apprend à nier qu'ils sont indigènes; ils font preuve de vices étranges, déconsidèrent la religion de leur propre origine; ils sont devenus ennemis de leur propre race."

En 1982, le COIA (Conseil Indigène Arhuaco) et les autorités traditionnelles arrivèrent à un point de saturation avec les missionnaires capucins espagnols. Ceux-ci avaient fondé en 1910 un "orphelinat" ou internat indigène pour les enfants; ils créèrent aussi 24 écoles dans leur zone d'influence; L'"orphelinat" fut appelé ainsi car à l'origine, les petits Indiens étaient arrachés à leurs foyers pour y vivre pendant plusieurs années. Dans cette institution, il leur était interdit d'utiliser leur langue, d'avoir des relations avec leur famille et de s'habiller selon la coutume. ►

Ne plus être "ennemi de sa propre race"

Les enfants, tout comme leurs parents, étaient employés par les capucins et constituaient une main-d'oeuvre gratuite ou semi-gratuite. Les missionnaires intervenaient même dans le choix des conjoints non indigènes pour les anciens pensionnaires.

Les Arhuacos passés par l'orphelinat s'opposaient par la suite au secteur plus traditionnel qui n'avait pas reçu une telle éducation, provoquant une division de fait de la communauté.

Mais leur participation au Congrès National Indigène et la création de la ONIC rassemblèrent les deux secteurs opposés et leur firent prendre conscience de leur droit à prendre l'éducation en main, si bien qu'en aout 1982, la mission capucine fut prise d'assaut et les Arhuacos obtinrent le départ des religieux.

En demandant en 1983 au Gouvernement que celui-ci se charge de coordonner avec eux les programmes éducatifs bilingues étroitement adaptés à la réalité indigène ils purent obtenir en 1984 que le Ministère de l'Éducation verse directement les subventions prévues par la loi aux cabildos qui entendaient se charger du fonctionnement des écoles.

Il serait injuste cependant de ne pas mentionner que certaines factions de l'Église catholique, plus progressistes,

mettent en accord bonnes paroles et actes concrets auprès des communautés. Portés par des idées inspirées de la "théologie de la libération", ces groupes, minoritaires au sein de l'Église, tels les "claretianos", les "misioneras de la Madre Laura", etc, travaillent dans diverses régions: Choco, Cordoba, etc. Ils apportent leur soutien aux Indiens, en les défendant contre les grands propriétaires, en dénonçant l'injustice sociale dont ils sont victimes et en les aidant à s'organiser.

Mais cela n'empêche pas la ONIC d'être vigilante, elle qui dans les conclusions du Congrès de 1982 exigeait " le respect absolu de la culture indigène de la part des missions qui voudront collaborer"■

SOURCES: - "Primer Congreso Indigena Nacional: conclusiones y documentos" ONIC, Bogota 1982.

- "Estado y minorias étnicas en Colombia", Myriam Jimeno - Adolfo Triana Antorveza Funcol - Bogota 1985.

- "Le visage indien de la Colombie", Consuelo Uribe - E.H.E.S.S. Paris 1985.



MANUEL QUINTIN LAME - SYMBOLE DE LA RESISTANCE INDIENNE -

Est-ce la mauvaise foi ou la conscience cynique qui poussent les hommes à magnifier les tristes "héros" de la conquête en leur érigeant des statues, fières et bravaches, sur les places publiques ? Comme pour rebâtir l'histoire en enveloppant leurs forfaits du voile falsificateur d'une gloire dont on oublie qu'elle fut d'abord et surtout assassine.

Ainsi les Belalcazar, les Quesada et autres ont-ils laissé leurs noms à tant de rues, de places, de villages, où on les voit caracolant encore sur leurs montures de bronze, voulant faire croire que leur aventure fut une parade sans obstacles, face à des peuples d'esclaves.

Point n'est besoin aux Indiens de ces orgueilleux centaures figés dans leurs exactions, pour se souvenir qu'ils ont toujours résisté avec acharnement aux envahisseurs. Mais la mémoire a oublié ces noms et ces visages qui, du XVIIe au XIXe siècle, luttèrent du côté de Santa Marta, dans le Tolima, dans le Choco et peut-être plus qu'ailleurs dans le Cauca. Ce Cauca où, au début de notre siècle, un Indien Paez, Manuel Quintin Lame reprit le Flambeau.

Il mobilisa les communautés

S'insurgeant contre le "terraje" (pratique qui obligeait les indigènes à donner 1 ou 2 jours de travail par semaine aux grands propriétaires en échange du droit à cultiver pour eux-mêmes une petite parcelle à l'intérieur de l'hacienda), Manuel Quintin Lame voulut en savoir plus sur les prétendus droits des Blancs sur ces terres.

Il se rendit alors compte qu'il existait des lois contredisant ces prétentions, qui reconnaissaient la propriété effective et collective des resguardos aux Paez. Il mobilisa alors les communautés sur un programme qui comprenait l'exigence du respect des terres de ces resguardos, le non-paiement du "terraje", la reconnaissance de l'autorité indigène sous la forme des "cabildos", la défense de la culture et des traditions.



Le défi de la " petite république "

S'appuyant sur la loi 89 de 1890, il s'adressa aux autorités locales puis nationales et, son audience allant grandissant, il continua à organiser les Paez. La réponse fut la répression, menées par les propriétaires fonciers, le clergé et le gouvernement du Cauca, tant il était incacceptable pour eux que cet "halluciné", ce "chef de bande" puisse oser se lever pour la défense de son peuple.

Les emprisonnements n'empêchèrent pas le mouvement de s'étendre aux départements voisins, tel le Tolima. Ils n'empêchèrent pas non plus Quintin Lame de continuer à proclamer l'affrontement de sa "petite république" de Tierradentro, qu'il voulait indépendante, avec la "grande république" des Blancs, et de persister à dénoncer l'oppression à laquelle étaient soumis les Indiens.

Malheureusement, le soulèvement général qu'il espérait échoua par son improvisation. L'argent corrupteur et les promesses des politiciens achetèrent la trahison de certains de ses compagnons, et en 1917, la prison encore mit fin à son rêve de triompher de la caste qui a toujours eu le pouvoir dans le Cauca. ►

Le symbole d'une résistance en marche

Mais cela constitua une étape décisive de la résistance des indigènes, et de nos jours, pour beaucoup d'entre eux, Quintin Lame est devenu le symbole de la lutte qu'ils mènent.

Et ce symbole là n'a, lui, pas besoin de statue...

La force et la réussite du mouvement actuel, à travers le CRIC (Conseil Régional Indigène du Cauca) a été de toujours vouloir s'inscrire dans le cadre légal, favorisant la négociation avec l'Etat, auquel il est demandé de respecter ses propres lois.

Mais face aux récupérations des terres, les grands propriétaires opposent leurs tueurs à gages, responsables dans le Cauca de dizaines d'assassinats de leaders indigènes et populaires, avec la complicité de groupes para-militaires ou des forces armées elles-mêmes (ainsi de l'assassinat de Benjamin Dindicué, du père Alvaro Ulcué, ou plus récemment de Genaro Yonda et Enrique Yugüe...)

Cette région est aussi le théâtre d'opérations de groupes de guérilla (les FARC, le M19)* qui prétendirent imposer leur autorité aux communautés, allant jusqu'au recrutement forcé de jeunes Indiens et à l'exécution de ceux qui s'y opposaient. Ainsi, entre 1981 et 1985, le

CRIC dénonça l'assassinat de 17 des siens par les FARC.

Pris entre les mille feux des tueurs à gage, de l'armée, de la guérilla, il fut mis sur pied en 1983 un groupe armé d'auto-défense indigène: le "Commando Quintin Lame", du nom du prestigieux ancien dirigeant.

Hors guérilla

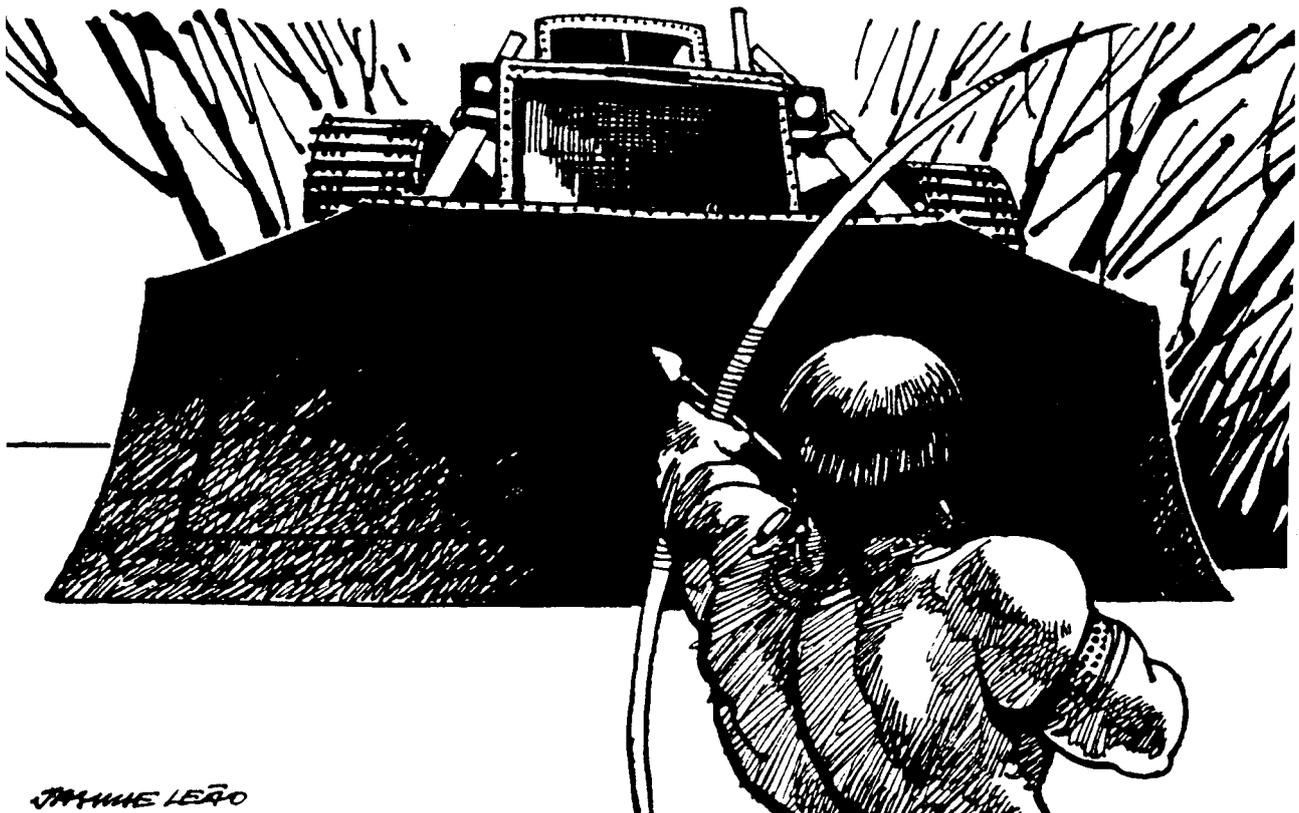
Difficile et périlleux chemin que de répondre à la violence par la même voie des armes, ce que le CRIC a toujours refusé, lui qui affirme dans sa déclaration d'Ambala en avril 86: "Nous ne voulons pas être englobés dans une confrontation militaire qui ne prenne en compte ni notre manière de sentir, ni nos besoins..."

Mais la colère et le désespoir de beaucoup, face à ces tortures et crimes venant de toutes partes, et dont les auteurs, même connus, restent toujours impunis, avaient-ils d'autres choix ? ■

SOURCES: - *Estados y minorias étnicas...*
- *Herederos des jaguar y la anaconda; Nina S. de Friedemann - Bogota 1985.*

* FARC: "Forces Armées Révolutionnaires Colombiennes", groupe d'obédience marxiste.

M 19: "Mouvement du 19 avril", se définissant comme nationaliste révolutionnaire.



JIMMIE LEÃO

LA RENAISSANCE INDIENNE

1. Le mouvement " campesino "

Malgré la pression constante sur la terre dans cette lere partie du XXe siècle, la résistance n'avait pas disparu, comme en témoigne par exemple la lutte d'un Quintin Lame dans les Cauca.

En 1961, effrayé par la révolution cubaine, l'Etat concéda une réforme agraire et créa l'INCORA (Institut Colombien de la Réforme Agraire) dont la tâche était d'acheter la terre aux grands propriétaires et de les redistribuer aux petits paysans, et prévoyant également la possibilité de créer des réserves indigènes. Cette réforme ne toucha en fait que 1% des terres agricoles, mais c'était le début d'un processus auquel adhérèrent les Indiens en tant que paysans eux aussi et bénéficiaires en plus de titres légitimes de propriété des resguardos selon la loi de 1890.

Ils participèrent donc vers 1970, dans certaines régions, au mouvement de lutte pour la récupération des terres avec le syndicat paysan ANUC (Association Nationale des Usagers Paysans), fondé en 1967 (créé en fait par l'Etat, il s'en détacha ensuite et se radicalisa face aux contradictions falgrantes entre les déclarations de ce dernier et les réalisations sur le terrain).

La population indigène de Colombie est très hétérogène comme déjà dit, aussi cette participation au mouvement campesino fut loin d'être générale, mais elle a été sans doute l'un des moteurs principaux dans la revendication de ses droits. Cela lui fit acquérir l'expérience que ne lui avaient pas permis des siècles de résistance, parfois acharnée certes, mais toujours trop isolée et sans écho.

2. L'organisation indienne

Conscients de leur spécificité et soucieux de la revaloriser, ils quittèrent le mouvement paysan et créèrent différentes organisations régionales indigènes, dont la première fut le CRIC (Conseil Régional Indigène du Cauca), fondé en 1971 dans le Cauca, région andine des Indiens Paez et Guambiano.

Face à la volonté du gouvernement de faire approuver un "Statut Indigène" élaboré sans la participation et l'accord des communautés, et que celles-ci considéraient comme un danger et une régression par rapport à la loi de 1890, ces organisations éparses décidèrent de se regrouper pour créer en 1982 la ONIC (Organisation Nationale Indigène de Colombie).

Si les 500.000 Indiens des quelques 75 ethnies du pays n'y sont pas tous affiliés, elle fédère cependant environ 30 organisations régionales et communautés actuellement, et son rôle représentatif est reconnu par la plupart, tant communautés qu'instances gouvernementales.

A un échelon plus large, la ONIC fait partie du CISA (Conseil Indien Sud-Américain) et participe aux travaux du CMPI (Conseil Mondial des Peuples Indigènes).

Lors de son "1er congrès Indigène National", en 1982, rassemblant des participants de tout le pays, la ONIC élaborera une plateforme, résumant en 9 points principaux ses thèmes de lutte:

- Défense de l'autonomie indigène et des "cabildos", autorités indigènes communautaires.
- Défense des territoires indigènes; récupération des terres usurpées, propriété collective des resguardos. ▶



- Contrôle des ressources naturelles situées dans les territoires indigènes.
- Lancement d'organisations économiques communautaires.
- Défense de l'histoire, de la culture et des traditions indigènes.
- Education bilingue et biculturelle sous le contrôle des autorités indigènes.
- Récupération et développement de la médecine indigène et exigence de programmes de santé adaptés aux caractéristiques sociales et culturelles des communautés.
- Exigence de l'application de la loi 89 de 1890 et des autres dispositions légales favorables aux indigènes.
- Solidarité dans les luttes de tous les exploités et opprimés (ONIC 1983).

La récupération des terres en est bien sûr le thème central, d'où doivent découler les autres, dans la lutte patiente pour l'autonomie et l'unité indigènes.

Mais si le processus est engagé de façon inéluctable, pouvant servir de modèle à d'autres mouvements indiens d'Amérique, il reste encore beaucoup à faire ■

SOURCES: "Primer Congreso Indígena Nacional: conclusiones y documento" ONIC, Bogota 1982.

"Retorno a la tierra", Historia doble de la Costa, vol. 4. Orlando Fals Borda, Bogota 1986.

SAN ANDRES DE SOTAVENTO - LE RETOUR A LA TERRE -

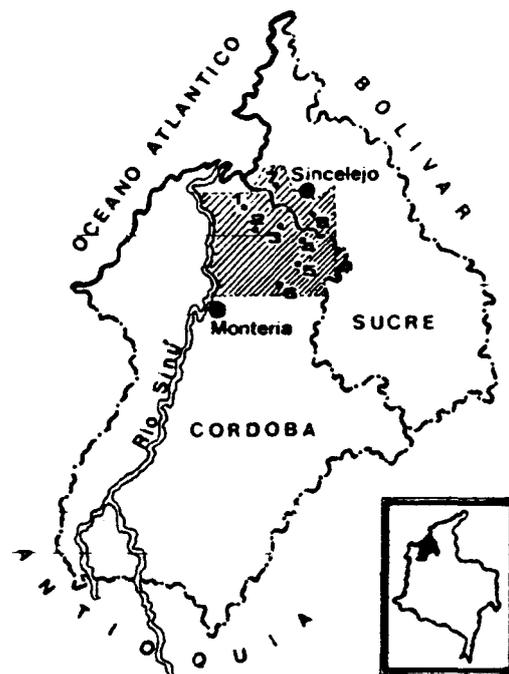
1. Les Zenues

Les indigènes du resguardo de San Andres de Sotavento, dans le département du Cordoba, près de la côte Caraïbe, actuellement au nombre de 20.000 personnes environ, sont descendants des antiques Zenues ou Urubaes, de la grande famille Karib; ce peuple pacifique d'agriculteurs, pêcheurs et artisans a laissé peu de traces dans l'histoire. Ingénieux, tels qu'en témoignent les bijoux retrouvés ou les systèmes d'irrigation perfectionnés qu'ils utilisaient, ils étaient aussi socialement organisés sous la conduite d'un cacique. Socialement avancés pourrait-on dire même, puisque ce cacique était parfois une femme, telle TOTA, reine de l'ancienne cité de Mexion, vénérée au point que ses sujets ne la laissaient pas poser le pied à terre.

Cette place de la femme dans la société se retrouvait encore dans le système de famille matriarcale.

Une de leurs divinités était NINHA-THI, divinité bisexuelle, preuve de la dualité de l'être humain et de la nature.

Mais le pacifisme fut une médaille au cruel revers, car n'ayant pas de société puissante et militairement organisée à opposer aux Espagnols, et habitant une région accessible, proche de cette côte Caraïbe découverte par Pedro de Heredia en 1534, ils furent rapidement dominés.



**RESGUARDO INDIGENA DE LA
COMUNIDAD ZENU**

CORDOBA

1. MOMIL
2. CHIMA
3. SAN ANDRES DE SOTAVENTO
4. CHINU
5. SAHAGUN
6. CIENAGA DE ORO

SUCRE

7. PALMITO
8. SAMPUES

Ubicación de la zona del Resguardo



Les Espagnols, peu nombreux au départ, ne furent sans doute pas ressentis comme une menace grave. Ceci d'autant plus que dans cette région (et curieusement encore, sous la conduite d'une femme qui avait reçu de la Couronne le titre rare de "conquistadora y pacificadora": Francisca Baptista de Bohorquez), ils appliquèrent un régime moins dur et plus convivial dans leur relation avec les Indiens.

De plus, en proie aux attaques des Tunucunas venant du golfe du Darien au Sud-Ouest, qui eux refusaient violemment la domination des arrivants, les Zenues se réfugièrent auprès de ces derniers pour obtenir protection.

Mais cette attitude bienveillante changea au début du XVIIIe siècle et leur exploitation s'accrut, notamment pour la taille et le transport du bois destiné à la flotte hispanique.

"L'acculturation" fut donc précoce et dès la fin du XVIIIe siècle, ils ne parlaient presque plus leur langue originelle, qui ne se retrouve actuellement que dans certains noms de lieux.

Ils se diluèrent alors en partie dans ce que Orlando FALS BORDA nomme le peuple tri-ethnique (Indien, Noir, Blanc) de la culture amphibie, celle de "l'homme-caïman" et "l'homme-tortue" dans cette région faite de collines, de savanes et de marais.

Le métissage fut donc également précoce et relativement intense, mais la flamme indienne n'a jamais cessé de luire, attirant à elle ses enfants perdus et l'espoir des gens sans terre.

2. Le retour à la terre

Adhérant au syndicat paysan, ANUC, ces descendants des Zenues s'en séparèrent et fondèrent le "Cabildo Central de San Andres de Sotavento" en 1974, année de récupération de leur première "finca" appelée Venecia. Ces 360 hectares étaient bien peu de chose à côté des 83.000 que leur attribua la Couronne en 1773, puis la République en 1890 selon la loi 89 toujours valide.

Mais depuis, beaucoup d'hommes ont cessé d'aller se vendre dans les mines ou les champs de marijuana d'autres régions, ont cessé le voyage vers le Vénézuéla en quête de travail, ont cessé de se louer comme journaliers dans les fermes de ces "terratenientes" qui leur ont volé la terre. Ils sont revenus dans le resguardo pour lutter en occupant et cultivant ces grandes propriétés, vouées à l'élevage pour des questions de rentabilité.

A ce jour, moins de 10% de ces 83.000 hectares sont récupérés, après une lutte ancienne, réactualisée depuis près de 15 ans. Mais ce ne fut pas sans difficultés et sans une incessante répression, avec maisons et récoltes brûlées, hommes et femmes emprisonnés, blessés, tués parfois.

3. L'organisation communautaire

Concrètement, la récupération de la terre amène l'autonomie d'organisation, survivance légale d'un monde ancien, mais surtout deuxième étape vers l'affirmation des droits des indigènes. Une fois récupérée, donc, cette terre est redistribuée entre les familles nécessiteuses et ceux qui ont lutté à cet endroit. Une partie est gardée pour l'ensemble de la communauté et travaillée en commun pour permettre d'acheter du matériel et des semences. La loi colombienne leur reconnaît ce mode de fonctionnement interne qui permet aussi un droit de justice pour les délits mineurs.

Les décisions sont assumées par un "cabildo mayor" composé de plusieurs membres, élus tous les ans par l'ensemble des habitants et avec pour mandataire un cacique, élu chaque année également, et représentant légal face aux autorités extérieures.

Le resguardo est divisé en "veredas", rassemblements d'une ou plusieurs petites communautés où se retrouve la même struc- ▶

ture de pouvoir. Le fonctionnement de ces structures est basé sur le principe communautaire, toute décision importante n'étant prise, ou tout litige n'étant réglé, qu'en présence de la population et après consultation de celle-ci.

4. La revendication de l'indianité comme facteur de progrès

Au-delà d'un critère racial alliant pureté du teint et pommettes saillantes, garants de l'origine, des petits paysans sans terre, tous métissés à divers degrés, rejoignent ce mouvement indien qui est pour eux l'espérance de meilleures conditions de vie. Sans doute cela est-il moins exotique ou original que de rencontrer l'image de l'Embera sur les rios du Choco, ou celle du Kogi dans les montagnes de la Sierra Nevada, dont les cultures sont mieux conservées, mais tant pis pour le brillant de la vitrine ethnographique où certains voudraient les voir confinés!



La Mer des Tikunas - "Océan" sans cesse convoité

Les Tikunas, au nombre d'environ 30.000 personnes, vivent dans le Nord de l'Amazonie, se partageant entre la Colombie (5000), le Pérou (5000) et surtout le Brésil (20.000) où ils constituent le groupe indigène le plus nombreux.

Victimes dans la première moitié de ce siècle des tristement célèbres "caucheros", exploitants de caoutchouc aux méthodes expéditives, ils subissent actuellement l'invasion de leurs territoires par les entreprises forestières et autres colons.

Cette réponse nouvelle à une conjoncture politique moderne, née de l'ancien colonialisme, n'est pas, au contraire de ce que l'on pense souvent, un reste de l'"antique". C'est bien plus une restructuration de l'identité ethnique et culturelle à travers un mouvement social qui a pour but de récupérer une dignité bafouée et plus largement de lutter contre l'injustice sociale dans ce pays.

C'est ce qui est à la fois point commun avec d'autres organisations indiennes régionales et originalité du mouvement actuel des Zenues du Cordoba. ■

SOURCES: - *Estados y minorias etnicas en Colombia*; Myriam Jimeno. Adolfo Triana Antorveza - Bogota 1985.

- *Retorno a la tierra, Historia doble de la Costa*; Orlando Fals Borda - Bogota 1986.

- *Fonds documentaire de l'association "Aide Médicale Internationale" PARIS.*

"Autres temps, moeurs semblables" constatent les Tikunas qui ont dénoncé devant les autorités brésiliennes le massacre perpétré le 28 mars 1988 à San Leopoldo, commandité par un exploitant du nom de Oscar Castelo Branco. Pas moins de 14 personnes furent assassinées, et 23 autres blessées, hommes, femmes et enfants confondus.

SOURCES: *Revue "UNIDAD INDIGENA" n°87, juin-juillet 1988.*

LES JAIBANAS -MEDECINS ET MAITRES DES ESPRITS-

Les Indiens Choco sont installés dans une vaste zone de la Colombie allant de Panama au nord à la frontière équatorienne au sud, et de la côte Pacifique au versant occidental de la Cordillère. Mais ils sont surtout concentrés dans le département du Choco où l'ethnie la plus importante est formée par les Embera (20.000 personnes); de langue différente mais proche socialement et culturellement est le groupe Waunana (5000 personnes).

Dans cette région faite de forêt tropicale dense et d'innombrables rivières, tout est nature. Nature qui façonne, instruit et nourrit les hommes, mais aussi nature peuplée d'esprits, bons ou mauvais qui sont part inhérente et évidente de toute chose et tout être.

Ils sont là

Depuis que Caragabi, né de la salive de Dachizeze, a créé le monde des Indiens, ils sont là ces esprits, ces "Jai". Ils sont près des Embera ou errant dans les différents niveaux des mondes d'en-dessous. Ils sont là, entre le monde d'en haut où sont les âmes des morts et celui, le plus profond où se trouvent les hommes qui ne furent pas conçus et qui viennent de la semence et des cheveux laissés dans les rios quand les gens se baignent.



Et le temps des origines est révolu; les êtres primordiaux et créateurs sont restés à leur niveau cosmique et le monde suit son cours. Ils n'interviennent plus et les hommes sont à la merci de toutes les sortes d'esprits qui peuplent la terre.

Contrôler les "Jai"

Mais ces mêmes Jai ont appris à l'homme à les contrôler. Celui à qui est dévolu ce rôle est le "Jaibana"; il le deviendra après avoir suivi un apprentissage avec un ou plusieurs maîtres qui vont, au cours d'une cérémonie d'initiation, lui "remettre les esprits" qu'il devra contrôler et utiliser ensuite pour guérir, se défendre ou agresser un ennemi.

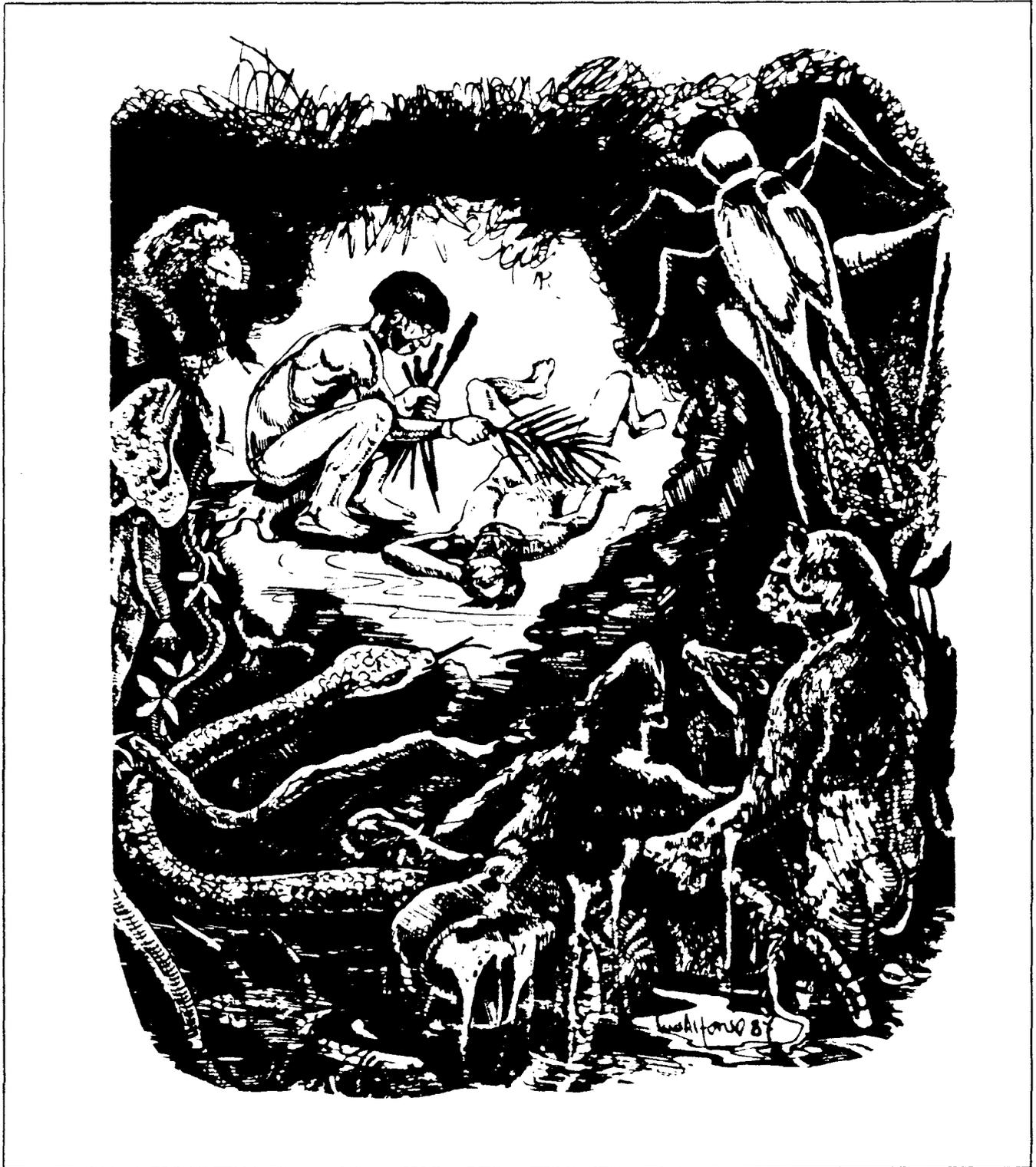
Lors du rituel, par des incantations répétitives et des chants, le maître appellera les Jais "alliés", les verra et les remettra un à un à son élève en les nommant clairement par leur nom et leur fonction. Ils seront matérialisés, incarnés dans les "bâtons" de bois décorés, taillés par l'apprenti, et qui seront symbole de son pouvoir.

Esprit sans "propriétaire"

Pour les Embera, la maladie se manifeste lors de l'introduction de l'essence d'un "Jai" dans le corps de la personne. Un autre sorcier aura pu l'envoyer dans un but d'agression, ou cette personne l'aura rencontré fortuitement dans la forêt, sur la rivière ou ailleurs; dans ce cas il s'agit d'un esprit qui erre, hors de contrôle, sans "propriétaire".

L'esprit d'une maladie précise devra être attaqué par un être spécifique que mobilisera le jaibana. Celui-ci sera généralement désigné par un nom dérivé de l'affection: "Kotutu oawamia" ou folie de singe hurleur, "Kädomia" ou sangsue pour aspirer la douleur, "Népono kiränemamia" ou vertige de fleur.

Lors de différentes cérémonies, il pourra ainsi guérir, prévenir, fortifier; il le fera là encore en exhortant les esprits néfastes pour les dévoiler, en appelant ses esprits alliés pour contre-attaquer, tout en chantant et buvant. De ►



la "chicha" (boisson à base de maïs, fermentée ou non) et diverses offrandes seront placées près de l'"autel de guérison", offertes aux Jai, consommées par le sorcier et le malade, puis réparties dans l'assemblée. Il massera, frotera ce malade avec le "bâton" rituel, soufflera de la fumée de tabac ou aspirera la partie du corps affectée ou utilisera des fumigations à base de plantes magiques ou non.

Lorsqu'une personne est mordue par un serpent, l'esprit de celui-ci vole son âme. Si l'on n'a pu tuer le reptile pour la libérer, le jaibana devra intervenir pour la récupérer. Alors, une fois l'âme en sécurité, il ne restera plus que l'affection due au venin, et seulement là, le traitement à base de plantes médicinales pourra être efficace. ►

Après la mort

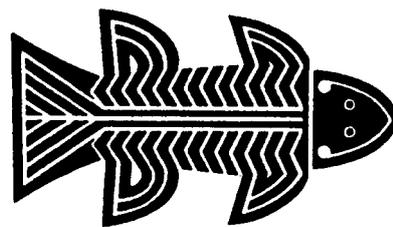
Les Embera croient à la permanence de l'individu après la mort. Dans l'idéal, l'âme du mort suivra son destin en allant dans le monde d'en haut. Mais parfois, elle peut rester ici-bas pour importuner les vivants ou se venger. Si une personne perçoit cette présence, ce peut être présage de maladie ou de décès pour elle. Il sera alors nécessaire de recourir à l'activité jaibanistique pour l'empêcher de nuire. Pour cette raison, lors des cérémonies funèbres traditionnelles, le jaibana devra assurer la définitive séparation de l'âme et du corps.

Le sorcier, lui, s'il ingère certaines plantes magiques de son vivant, pourra se transformer après sa mort en "aribada", hybride homme-tigre, féroce et dangereux à l'extrême, dévorant autant les animaux domestiques que les êtres humains. Pour éviter cette mutation, il faudra clouer son cadavre au fond de la sépulture avec un pieu.

Avant l'arrivée des hommes

Le monde est envahi d'êtres extraordinaires qui le dominent avant l'arrivée des hommes, tel le "druatoko" qui est un grand iguane à queue de caïman, ou le "öërü", lézard bleu gigantesque, ou le "ddokuma" à la forme d'un énorme pécarie avec une seule narine, etc. Dans leurs migrations fréquentes, les Embera, pour s'installer dans un lieu nouveau, devront enfermer ces monstres. Là encore, seul le chant du chamane pourra le faire et ainsi les rendre inoffensifs.

Le jaibana considère comme inhérent à sa fonction le fait d'agresser d'autres collègues et de tester leur pouvoir. De même, pour son propre compte ou mandaté et payé par un tiers, il pourra envoyer des esprits néfastes à une victime désignée. Il pourra également s'en servir pour se défendre.



" Atumiä, mères de l'eau "

Il fera ainsi appel à des "ätumiä" ou "mères de l'eau", esprits parmi les plus craints; responsables de presque toutes les noyades, ils vivent dans l'infra-monde où ils traînent leurs proies. Il mobilisera "päkoré" ou "mère de la forêt" pour causer des accidents de chasse.

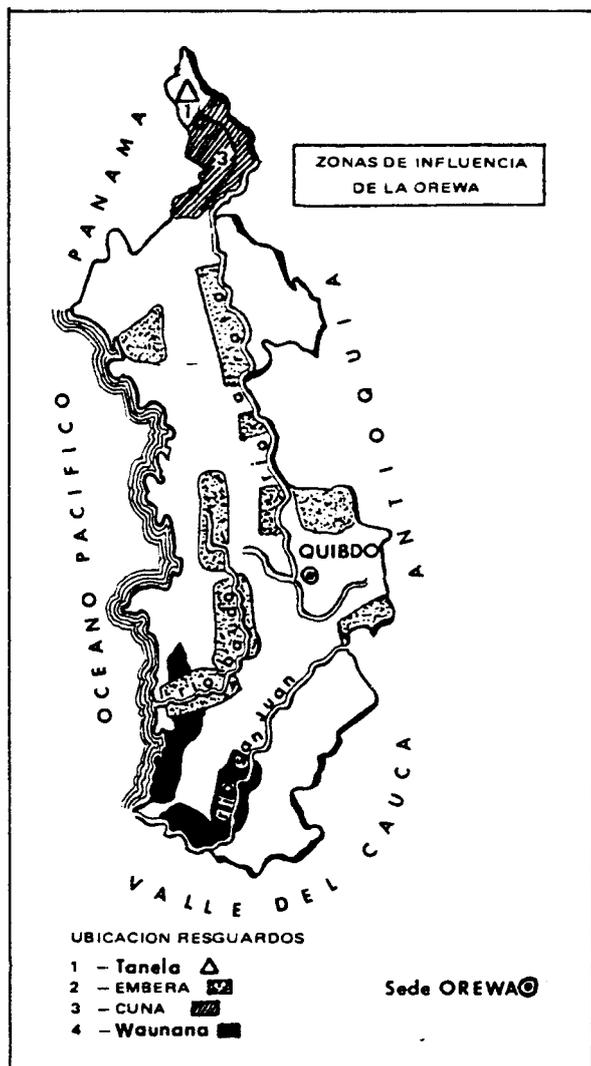
De nombreux autres esprits, d'allure anthropomorphe également, l'aideront dans ses affrontements avec les autres jaibanas: le "zözö" qui frappe et tue, ou le "zhomia", sorte de nain très habile à se battre, ou encore le "üera torrô" à l'esprit féminin qui trompera ses victimes au moyen de propositions sexuelles...

Le jaibana est encore considéré comme lié à l'ordre écologique car, par son pouvoir, il pourra provoquer la plus ou moins grande abondance des récoltes, du gibier, du poisson, ou la survenue de certaines nuisances comme les insectes.

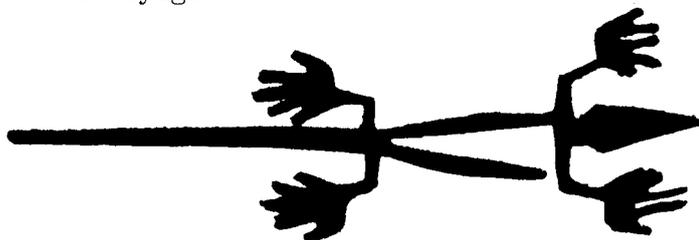
Les Jai font donc partie du monde des Embera au même titre que les plantes et les animaux. Dans d'autres sociétés indiennes, la majorité des activités sociales et l'identité même du groupe sont sanctionnées et structurées à travers l'activité chamannique.

Le jaibana, lui, personnage propre à ce peuple, n'est ni un guide spirituel ou religieux, ni un leader politique, et son activité ne revêt aucun caractère sacré; c'est simplement un spécialiste du contrôle de ces esprits. Son rôle est ambigu, à la fois bénéfique et maléfique: il guérira ou provoquera des maladies, il favorisera les récoltes, la chasse et la pêche, ou bien amènera la disette, il libérera l'âme des morts ou se transformera en homme-tigre nuisible, il humanisera le territoire en le débarrassant des monstres qui y vivent ou catalysera la scission des groupes par les conflits qu'il aura engendré... ►

Naturelle et indispensable, la migration



Mais paradoxalement et indirectement, par ce rôle dispersateur des clans, il aura contribué à la survivance des Embera. En effet, chaque famille a une grande autonomie et la tendance à la migration est naturelle et indispensable. par cette facilité à se déplacer, les Embera ont pu longtemps éviter le contact avec les conquérants puis les colons, plus que d'autres ethnies constituées en grandes unités sociales fixes. Et, outre la recherche de nouveaux terrains de subsistance, l'activité des jaibanas, par l'insécurité qu'elle créé, aura souvent été une des motivations pour entreprendre ces voyages.



Pas d'autorité politique traditionnelle

Peut-être aussi, intervenant dans les conflits des hommes, il permet leur résolution sur le mode rituel, évitant ainsi des problèmes de violence qui, autrement, risqueraient de s'exprimer de façon plus physique et meurtrière au sein du groupe où, jusqu'à l'avènement de l'organisation indienne actuelle (la OREWA: Organisation Régionale Embera-Waunana), il n'existait pas d'autorité politique traditionnelle.

Il peut encore être vu comme participant au maintien de certaines traditions par la musique, les chants, les peintures corporelles des femmes, les figurines sculptées, etc, utilisés lors des cérémonies.

Au cœur de la société Embera.

C'est un personnage contesté, craint, mais à qui on fait appel en premier lieu pour se soigner, avant d'avoir recours au spécialiste des herbes médicinales et surtout à la médecine occidentale, tant l'association maladie/esprit est forte dans la conscience embera. Poursuivi tout au long de la colonisation pour ses activités qualifiées de "démoniaques", il exerce aussi un métier dangereux, puisqu'il est susceptible d'être continuellement victime des Jai envoyés par d'autres sorciers.

Il est cependant au coeur de la société embera, dont il contribue à fortifier la relation fondamentale avec la nature, tout en canalisant et libérant l'angoisse créée par un environnement hostile. ■

SOURCES: "El convite de los espíritus"
Flauricio Pardo Quibdo.

"Jaibanas: los verdaderos hombres", Luis Guillermo Vasco.

L'ETAT ET L'INDIEN

Pour résumer, on peut distinguer plusieurs périodes dans cette relation de l'Etat à l'Indien.

1. La période coloniale

Elle fut dans un premier temps synonyme de réduction, pacification (avec pour résultat une quasi-extinction), puis de conservation pour garantir l'exaction tributaire et le travail forcé.

2. La naissance de l'Etat Républicain

La liberté acquise par le peuple colombien amena en fait une politique d'assimilation avec essai de liquidation juridique des resguardos et d'absorption de l'Indien comme petit paysan ou artisan, d'où une expropriation territoriale et la poursuite d'une domination culturelle et religieuse.

3. La période contemporaine

Elle correspond à diverses politiques d'intégration avec intervention de différentes institutions étatiques ou para-étatiques auprès des Indiens. Ces politiques sont soumises aux aléas de la politique tout court, selon les vicissitudes économiques, et surtout en fonction d'un clientélisme aussi effréné et institutionnel chez les Libéraux que chez les Conservateurs qui, régulièrement, se succèdent au pouvoir.

Ceci se traduit pour les Indiens par des programmes souvent contradictoires, inopérants et insuffisants (santé, agriculture, éducation...); ainsi en 1979, les investissements de l'Etat pour la population aborigène représentaient encore, par tête, 6 fois moins que la moyenne nationale par habitant.

Qui plus est, l'idéologie qui imprègne cette action gouvernementale peut être qualifiée de paternaliste face à ceux qui sont encore considérés comme des mineurs

en matière de vente, affermage et hypothèque des terres de resguardo par exemple. Ce qui fait dire à Consuelo Uribe, dans "Le Village indien de la Colombie": "la population indigène est à la Division des Affaires Indigènes, elle lui appartient" (1).

Cependant, peu de pays d'Amérique latine peuvent se targuer des progrès consentis ces dix dernières années, notamment sous la présidence de Belisario Betancur de 1982 à 1986: 181 resguardos et réserves créés ou restitués pour plus de 12 millions d'hectares, fin 1986, dont la propriété est, au moins formellement, reconnue aux indigènes. On ne peut ainsi dire que l'Etat se désintéresse de sa fraction indigène, mais la réalité est encore loin de l'égalité juridique et administrative souvent proclamée. Et si progrès il y a eu, on peut affirmer qu'ils sont moins dûs à la volonté délibérée des institutions qu'à la lutte et aux revendications des intéressés.

Est-il utile d'ajouter que, abstraction faite de quelques secteurs ou personnes sincères et ouvertes qui les aident réellement et sans arrière-pensées, cette égalité proclamée sert en fait souvent à nier l'oppression ethnique d'un côté et la particularité culturelle de l'autre, sans voir l'intérêt que peut représenter une telle diversité et richesse humaines que peu de pays possèdent■

SOURCES: *Estado y...*

Colombie: nouvelle politique indigéniste. C. Aros.

(1) Division des Affaires Indigènes: branche de l'administration colombienne chargée de la protection des indigènes.

Pour renseignements, soutien ou abonnement à "UNIDAD INDIGENA":

ONIC, Apartado Aereo 32395
BOGOTA COLOMBIE

*

CRIC: Apartado Aereo 516
POPAYAN CAUCA, COLOMBIE

INDIEN, INDIGÈNE OU COLOMBIEN ?

2% d'Indiens selon les recensements, 6% de descendants des esclaves africains déportés par les Européens, 20% de la population revendiquant la blancheur de la peau, et plus de 70% arborant les teintes variées des métis et mulâtres: dans ce maëlstrom ethnique, où une chatte ne reconnaîtrait pas ses petits, comment dire ou se dire encore "Indien" ?

Hétérogénéité ethnique

Et comment ces 2%, ces 500.000 personnes environ, peuvent-elles se réclamer d'une même appartenance alors que leur caractéristique commune est une extrême hétérogénéité: 75 groupes ethniques, de 13 familles linguistiques différentes (Chibcha, Arawak, Carib, Tucano, Desano, Tupi...) parlant plus de 200 dialectes et dont près des 3/4 comportent moins de 2500 représentants, et dont seuls 9 groupes dépassent 10.000 personnes ?

Autant de langues, de cultures, autant d'habitats aussi variés que la jungle tropicale de l'Amazonie ou du Chocó, les vastes plaines orientales des Llanos, le désert de la Guajira, les vallées et sommets des Andes, peuvent-ils forger une conscience commune ?

Qu'est-ce que l'Indien en Colombie ? L'identité est un thème en vogue et bien des "spécialistes" ont tenté d'y répondre.

Officiellement, l'Indien n'existe plus même, puisqu'une loi proposée par El Libertador Simon BOLIVAR, adopta en 1821 la dénomination "Indigène" au lieu du terme "Indien", jugé trop discriminatoire et péjoratif.



Et si "Indio" est encore utilisé de nos jours pour dénigrer, mépriser et exploiter celui "qui n'est que ça", "Indigène" est, malgré sa consécration légale, souvent dénié à celui qui s'en réclame, puisqu'impliquant "indigénisme", donc respect d'une Législation Indigène précise qui lui reconnaît certains droits, tout en le considérant encore comme mineur quant à certaines prérogatives.

Etre objets de définitions

Certains adeptes de l'objectivité scientifique voudraient dénicher entre lymphocyte et globule quelque gène ou trait biologique spécifique qui permettrait de définir la race, comme a pu tenter de le faire la FUNAI (1) au Brésil pour contre-carrer les revendications territoriales des natifs.

D'autres tenants de la citoyenneté colombienne égalisatrice objecteront: "mais pourquoi vous proclamez-vous Indiens vous autres, nés comme nous sur le sol de la Patrie, qui parlez espagnol et ne pratiquez plus les coutumes de vos ancêtres ?"

Certains encore vous distingueront en délimitant votre espace vital et en parlant d'indigènes vivant en "resguardos" (2) en "réserves", en "territoires vacants", en "communautés civiles", ou bien vous diront "non incorporés à la vie civile", en vous arrosant d'autant de statuts différents.

Quelqu'autre volonté classificatrice, comme celle du "Département National de Planification", se voudra plus convaincante en combinant les critères géographiques, économiques et écologiques en vous divisant en Indigènes de la zone andine et inter-andine pratiquant l'agriculture, en horticulteurs et agriculteurs itinérants de la forêt et de la savane, ou en bergers de la péninsule de la Guajira...

Définir l'Autre pour mieux le connaître, mais mieux le connaître pour mieux ►

le nier, pour continuer à l'exploiter ou pour réellement lui donner sa place dans ce pays qui a toujours été le sien ?

Alors, siège territorial spécifique peut-être, manifestations culturelles et activités propres sans doute, organisation sociale et parenté régies par des coutumes précises bien sûr, statut légal particulier etc, mais en est-il beaucoup de ces classifications et de leurs inspireurs qui acceptent votre revendication de vous dire Indigènes parce que vous vous identifiez vous-mêmes comme tels ?

Désir d'auto-identité qui vous fait vouloir vous démarquer clairement des autres Colombiens, tout en refusant le seul critère racial et vous inscrivant dans un vaste champ de relations sociales où vous vous sentez solidaires des autres victimes d'un système injuste. ■

Grand désir d'auto - identité

SOURCES: "Le visage indien de la Colombie"; Consuelo URIBE. EHESS Paris 1985.

Colombie; Jacques APRILE-GNISET. Ed. petit planète, Paris 1971.

(1) FUNAI : Fondation Nationale de l'Indien, créée en 1968, chargée de conduire la politique de l'Etat Brésilien vis à vis des Indiens et d'exercer une tutelle juridique sur les communautés.

(2) RESGUARDOS : entités territoriales, créées par les Espagnols, dont la propriété collective et inaliénable est reconnue aux communautés qui y vivent. Le système fut réactualisé par la loi 89 de 1890 toujours valide.

BIBLIOGRAPHIE

- ESTADO Y MINORIAS ETNICAS EN COLOMBIA
Myriam Jimeno - Adolfo Tsiana Antorveza. Ed. Cuadernos del jaguar - FUNCOL, Bogota 1985
- HEREDEROS DEL JAGUAR Y LA ANACONDA
Nina S. Friedemann - Jaime Arocha. Ed. Carlos Valencia, Bogota 1985
- LE VISAGE INDIEN DE LA COLOMBIE
Consuelo Uribe, thèse doctorat Ethnologie Amérique du Sud. E.H.E.S.S. Paris 1985.
- COLOMBIE
Jacques Aprile-Gnisset; Ed. du Seuil, petite planète. Paris 1971.
- RETORNO A LA TIERRA
Historia doble de la Costa, vol 4. Orlando Fals Borda; Ed. Carlos Valencia. Bogota 1986.
- PRIMER CONGRESO INDIGENA NACIONAL: conclusiones y documentos. ONIC. BOGOTA 1982.
- EL CONVITE DE LOS ESPIRITUS
Mauricio Pardo. Ed. Centro de pastoral indigenista. QUIBDO 1987.
- JAIBANAS: LOS VERDADEROS HOMBRES
Luis Guillermo Vasco. Ed. Banco Popu- lar. Textos universitarios. BOGOTA 1985.
- COLOMBIE: NOUVELLE POLITIQUE INDIGENISTE ET ORGANISATIONS INDIENNES.
Christian Gros. E.R.S.I.P.A.L. Ed. C.N.R.S. - CREDAL. doc travail n°41. janvier 1988.
- L'ENVERS DE L'ELDORADO - Economie coloniale et travail indigène dans la Colombie du XVIIe siècle.
Thomas Gomez. Ed. Association des publications de l'université Toulouse le Mirail. Toulouse 1984.
- Revue "UNIDAD INDIGENA"
Ed. ONIC. BOGOTA.
- VOUS AVEZ DIT INDIEN ? L'état et les critères d'indianité en Colombie et au Brésil.
Christian Gros. E.R.S.I.P.A.L. Ed. IHEAL-CREDAL. PARIS 1983.
- COLOMBIE; LES INDIENS ENTRE MILLE FEUX
Yvon Le Bot. Dans les temps modernes. Mars 1988.
- COMMANDO QUINTIN LAME; GUERILLA INDIENNE EN COLOMBIE.
Olga Sanchez. Ed. Acratie. MAULEON février 1987.

CAMPAGNE D'AUTO - DECOUVERTE DE NOTRE AMERIQUE

"CIVILISATION OU BARBARIE" a été, depuis l'époque de la conquête jusqu'à nos jours, le slogan brandi pour justifier la colonisation. C'est ainsi que proclamait encore à la fin du XIXe siècle un farouche défenseur de cette civilisation, Don Domingo Sarmiento:

"Il peut être injuste d'exterminer des sauvages, étouffer des civilisations naissantes, conquérir des peuples en voie d'être civilisés, mais grâce à cette injustice, l'Amérique, au lieu de rester abandonnée aux sauvages incapables de progrès, est aujourd'hui occupée par la race caucasienne, la plus parfaite, la plus intelligente, la plus belle et la plus apte au progrès de toutes celles qui peuplent la terre; grâce à ces injustices, l'Océanie se remplit de peuples civilisés, l'Asie commence à sortir de sa torpeur sous l'impulsion européenne, l'Afrique voit renaître en son sein l'époque de Carthage et les jours glorieux de l'Egypte.

Il en est ainsi car la population du monde est sujette à des révolutions qui suivent des lois immuables. Les races fortes exterminent les faibles, les peuples civilisés prennent la terre aux sauvages."

Où est la barbarie ?

Où est la civilisation et où est la barbarie dans une telle déclaration qui ne déparerait pas dans d'autres discours où "race caucasienne" était remplacée par "race aryenne" ?

Le 12 octobre 1492, appelé "jour de la race" ou "jour de l'hispanité" par les colonisateurs doit donner lieu bientôt à une commémoration cinq fois centenaire que l'on voudrait appeler "Rencontre entre deux mondes".

Refusant cette célébration triomphaliste qui a pour origine le brouet le plus infâme du racisme et du refus de l'Autre, la ONIC lance un appel à l'analyse et à la réflexion sur ce thème sous forme de la "CAMPAGNE D'AUTO-DECOUVERTE DE NOTRE AMERIQUE", débutée en 1988.

Appel de la ONIC

Relayée par les diverses organisations indigènes régionales, elle est ouverte aux nombreuses organisations populaires, syndicales, étudiantes, au peuple colombien en général et à toutes les personnes qui voudront y apporter leur contribution.

Les objectifs de cette campagne sont:

1. Réaliser une campagne de réflexion sur la situation actuelle de tous les secteurs sociaux de Colombie, spécialement les indigènes, après 500 ans d'invasion, de génocide et d'évangélisation.

2. Réaliser une campagne de récupération de l'histoire, des valeurs culturelles et de l'autonomie des secteurs populaires du pays.

3. Dénoncer devant le monde la situation actuelle de la Colombie en ce qui concerne les Droits de l'Homme, les libertés politiques, la dette extérieure, etc.

4. Interpeller l'Eglise pour que son travail auprès des minorités ethniques évite la confrontation et la discrimination, prenant en compte les différences culturelles et religieuses, et pour qu'elle s'engage à collaborer pour leur développement et non leur extinction comme elle l'a fait depuis des siècles.

5. Allier les efforts avec ceux des frères des autres pays d'Amérique dans la recherche d'objectifs communs. ■

SOURCES: Boletines n°1 y 2 de la "Campana de autodescubrimiento", ONIC-1988



D'AIDE MEDICALE INTERNATIONALE À AIDE MEDICALE INDIGENE

Le droit à la santé

Conflits armés, catastrophes naturelles, famines, isolement géographique, délaissement ayant pour origine le mépris ou le racisme, etc, autant de motifs pour autant de populations qui, de par le monde, se voient privées de leurs droits élémentaires, dont le droit à la santé.

Droit à la santé que d'aucuns proclament universel et absolu, ne souffrant les frontières, qu'elles soient géographiques, politiques, religieuses ou raciales.

Droit à la santé qui, dans l'attente de l'arrêt des conflits ou de l'amélioration des conditions socio-économiques, doit s'exercer. C'est dans cette attente et cette espérance que prend tout son sens le travail d'associations de la mouvance dite "humanitaire", pour qui la solidarité envers ces populations oubliées n'est pas un vain mot mais un devoir.

C'est pour cela qu'"Aide Médicale Internationale", association 1901 fondée en 1979, sans affiliation idéologique d'aucune sorte, envoie des équipes médicales à travers le monde.

l'éthique d'A.M.I.

Mais qu'est A.M.I. dans le foisonnement de toutes les O.N.G. (Organisations Non Gouvernementales), qui apparaissent souvent aux yeux du public français comme une nébuleuse aux limites floues, à la tendance au double-emploi, aux prérogatives se voulant réservées et s'étripant devant le profane ébahi en des débats idéologico-philosophiques sans fin ni pudeur, et dont l'action est parfois, non sans raisons, qualifiée par certains de "charity-business", voire même taxée de néo-colonialisme ?



Eh bien, si ce mot a encore un sens, A.M.I. c'est l'exigence d'une Ethique dont les facettes sont multiples mais qui prend sa source dans les notions de solidarité et de respect de l'individu, ici et là-bas.

Ethique de la fidélité à l'origine du mouvement "sans-frontiériste" qui a débuté lors de la guerre du Biafra en 1968-70, suite au constat fait par une poignée de médecins et infirmiers de l'inadaptation du système "Croix Rouge" à venir en aide à des minorités isolées, massacrées au nom de cette trop fameuse raison d'Etat.

De ce mouvement sont nées 3 associations: Médecins Sans Frontières, fondée en 1971, Aide Médicale Internationale, créée en 1979, et Médecins Du Monde, issue en 1980 d'une scission avec MSF portant sur l'épineuse question du témoignage, que cette dernière née ressentait comme primordial.

Donnant priorité à ce travail "sans frontières", A.M.I. a pu ainsi apporter son aide aux Afghans, aux Kurdes, aux Erythréens et Tigréens d'Ethiopie, aux Salvadoriens, aux Karens et Karennis de Birmanie, aux Bush-Negroes du Surinam, etc, en proie à des conflits qui leur sont imposés.

une petite structure au fonctionnement souple

Mais les frontières ne sont pas toutes faites de barbelés ou de fusils, elles ont aussi pour nom pauvreté absolue, exploitation, abandon... tels que peuvent amèrement le constater les Haïtiens ou les Indiens de Colombie aux demandes desquelles A.M.I. n'a pu rester sourde.

Cependant, cet héritage de l'origine est sans doute comme tout héritage, il se dilapide, se dénature. A.M.I. prétend être la seule aujourd'hui à le perpétuer réellement par sa volonté à rester une petite structure dotée d'un mode de fonctionnement souple, avec des dons privés et quelques subventions, et elle entend consacrer la majeure partie de ces fonds aux actions sur le terrain.

Ceci a toujours eu pour corollaire le bénévolat. Pour désuet ou relevant du "boy-scoutisme" qu'il apparaisse à certains, nous l'affirmons au contraire se fonder sur le respect des donateurs. Apte à éviter l'institution d'un corps de professionnels de l'humanitaire, tirant salaire de la bonne volonté du public, il nous ►

semble aussi être la meilleure garantie de la motivation des équipes, excluant tout dérapage d'intérêt.

Est-il besoin d'ajouter que ce bénévolat n'a rien à voir avec quelque dévouement à résonance culpabilisatrice ? Tous ceux qui auront eu la chance de connaître ces populations, si riches de leur Humanité propre au delà de leurs difficultés, savent que l'échange n'est pas monnayable et qu'il compense, oh combien ! l'absence de rémunération, même déguisée en "indemnités de terrain".

Ainsi, tout en n'ayant que 3 personnes travaillant à plein-temps dans la structure administrative et rétribuées à ce juste titre, cette conception du bénévolat permet à A.M.I. de fonctionner avec un budget de 2,5 Millions de Francs pour 100 départs par an (voir pour comparaison les 150 M. de Francs de M.S.F. pour 700 départs et les 80 M. de Francs de M.D.M. pour 400 départs).

refus du vedettariat

Signe des temps que l'on peut déplorer, la "charity-business" se double pour exister de médiatisation et de vedettariat à outrance, lassant et dégoûtant même un public français qui ne donne pourtant que 1,5 dollar/an/habitant aux O.N.G. pour leurs activités de développement et de secours, soit 4 fois moins que l'Irlandais, 6 fois moins que l'Allemand, et 9 fois moins que le plus généreux, le Norvégien.

(Ce chiffre situe la France au 16e rang parmi les 18 pays les plus industrialisés pour l'aide privée aux O.N.G. Ce qui n'est pas du tout compensé par le concours public à ces mêmes organisations, puisque là, notre pays est lanterne rouge en pourcentage de l'Action pour le Développement à laquelle participent ces 18 nations - chiffres 1986).

Refusant de la considérer comme inéluctable, A.M.I. a toujours voulu éviter cette hypermédiatisation, et si les flashlights de l'actualité l'ont un jour éclairée, ce fut d'une lumière douloureuse et involontaire lorsqu'un

de ses membres, le Dr Augoyard fut incarcéré 4 mois dans les geôles de Kaboul pour "délit d'espoir" commis en prodiguant des soins à la population afghane.

Mais par ce refus, qu'elle partage avec d'autres petites associations, elle voit bien mal récompensés son désintéressement et son sérieux, se battant quotidiennement contre les difficultés financières que cela engendre. Car, si l'on ne prête qu'aux riches, dans ce domaine, en plus, on ne donne qu'à ceux qui savent faire le spectacle...

convivialité

Ethique encore, convivialité aussi, vis à vis des candidats au départ, dont la responsabilisation avant, pendant et après leur mission est un point fondamental. la petite structure et l'autonomie des équipes sur place permet une souplesse d'adaptation sur le terrain face aux changements fréquents et imprévisibles de situations. (C'est aussi ce qui nous différencie des grosses institutions hiérarchisées qui préten-

dent tout régenter de leurs bureaux parisiens ou par l'aller-retour de "coordinateurs" dont la vision préconçue des problèmes s'arrête souvent à l'horizon perçu depuis un balcon de Novotel ou autre Q.G. bien confortable!)

prise en charge de leur santé par les populations

Enfin et surtout, Ethique quand aux populations concernées. Il ne s'agit pas d'aller créer des besoins ou d'aller apporter sur un plateau ce qu'après tout elles auraient tort de refuser puisqu'on le leur propose, mais de répondre à la demande précise de leurs représentants. Eviter de se transformer en commis voyageurs de l'humanitaire, sautant sur toute détresse et allant offrir leurs produits comme pour justifier leurs (gros) budgets, nous semble important.

Il ne s'agit pas d'imposer un modèle de médecine ou de fournir une technicité lourde et impossible à gérer après le départ, ►



mais de mettre au point des programmes et actions de santé que ces populations pourront ensuite prendre en charge (les populations et non pas les gouvernements qui, bien contents de profiter de cette manne, ne changeront pas pour autant leurs habitudes parce qu'un groupe d'occidentaux sera venu leur donner la leçon). C'est pour cela que le souci d'A.M.I. a été, dès le départ, de former des agents de santé locaux choisis par leurs pairs, et non pas seulement de se cantonner à un rôle curatif, nécessaire certes, mais insuffisant.

C'est encore, dans ce but, la volonté de déconditionner ces programmes et actions de leur prétention à tout résoudre. Cela

veut dire les élaborer de concert avec les intéressés, prenant en compte leurs aspirations et conceptions dans ce domaine.

Difficile équilibre à trouver, cependant, que celui-ci, oscillant entre ce que nous représentons - l'apport de techniques et moyens minimaux indispensables - et l'exigence du respect de la culture de l'Autre. Mais là encore, petit budget, souplesse d'adaptation et motivations rejoignent cette exigence, en passant par le partage de l'existence de cet Autre. Les conditions en sont souvent précaires, voire dangereuses, mais bien plus enrichissantes et aptes à mieux faire accepter ces étrangers du départ qui, d'A.M.I. deviendront aussi des amis.



A.M.I. EN COLOMBIE

Tenant de naviguer de façon sincère entre tous les écueils qui se présentent sur la route de l'aide humanitaire, l'A.M.I. a pu ainsi travailler depuis 1981 dans les communautés indiennes colombiennes. Elle a pu le faire parce qu'en accord avec la ONIC et les organisations régionales et à leur demande.

Tout en assurant des soins courants, l'A.M.I. s'est attachée à former des agents de santé chez les Bari-Motilones du Norte-Santander proche du Venezuela, chez les Paez du Cauca, chez les Zenues du Cordoba et actuellement encore chez les Embera du choco.

Dans une perspective d'autonomie sanitaire relative, ces personnes formées sont à même de s'occuper d'une part des problèmes de santé de leur communauté. Assurer une dynamique dans ce domaine, en dispensant notamment des notions de prévention, et faire le lien entre la population et les institutions officielles font aussi partie de ce rôle.

En Colombie, ce dernier point signifie, entre autres, réclamer aux autorités l'application d'un texte légal, la "Résolution 10013" de 1981, qui leur reconnaît notamment la gratuité des soins et l'exercice à leur endroit d'une médecine adaptée à leur culture. Mais comme bien d'autres propositions elle reste lettre, sinon totalement morte, du moins bien moribonde.

Huit ans de travail dans ces communautés, de partage et d'intérêt réciproque, nous donnent à espérer que les Indiens,

par leur lutte quotidienne et leur volonté, se sortiront de l'état de misère sanitaire qui est souvent le leur. Et si la ONIC affirme avec force et raison "la Terre est la base fondamentale de notre santé", et si la médecine traditionnelle reste vivace dans bien des régions, notre collaboration peut cependant les aider à mieux comprendre et maîtriser ces pathologies qu'ils nomment souvent "maladies des Blancs" (tuberculose, rougeole, coqueluche, etc) et qui les affectent gravement.

Espoir fragile mais réel... Et si ce n'est preuve de rien, ça n'en est pas moins une énorme satisfaction pour nous que d'entendre lors d'une réunion commune les Embera du Choco nous rebaptiser "Aide Médicale Indigène".

André ROSPAPE

Le portrait de couverture est tiré d'un lot de 8 cartes postales illustrant la vie des Embera, édité par A.M.I.

Pour soutenir notre action en Colombie ou ailleurs, vous pouvez nous les commander (ou par l'intermédiaire de Nitassinan) au prix de 20F. la série de 4 cartes sous pochette plastique.

Vous pouvez encore adresser vos dons à : AIDE MEDICALE INTERNATIONALE, 119 rue des amandiers, 75020 PARIS. C.C.P. 4544V.

(Les chèques bancaires ou C.C.P. d'un montant minimum de 200F. peuvent être libellés à l'ordre de la Fondation de France - AMI N°060457. Dans ce cas, vos dons seront déductibles de votre revenu imposable dans la limite de 5%). ■

LA VIOLATION DES DROITS DE L'HOMME EST QUOTIDIENNE

"LA COLOMBIE ? UN PAYS EXEMPLAIRE !"

L'ingénieur Jean-François Pintat, membre de la commission des finances du Sénat français, a voyagé en Colombie en janvier dernier avec des parlementaires de son pays. Là-bas, il a fait une grande découverte: la Colombie - dit-il - est un modèle pour les autres pays latino-américains en ce qui concerne le respect des droits de l'homme. Monsieur Pintat et ses collègues, accompagnés d'un sénateur colombien, ont visité en une semaine trois ou quatre villes du pays où ils ont eu des entretiens avec des personnalités du gouvernement et du patronat. De ce périple, ils sont tous ressortis avec une idée très claire: la Colombie est un pays exemplaire, surtout concernant les droits de l'homme, et l'idée répandue selon laquelle ce serait un pays invivable et violent, peut-être le plus dangereux parmi les pays qui ne sont pas en guerre, est la faute, dit-il, des journalistes tendancieux de "la presse internationale".



Monsieur Pintat a raison. La Colombie est une sorte de paradis des droits de l'homme. C'est évident. Dans un voyage aussi court, il n'était pas indispensable de voir les gens qui s'occupent de ces problèmes pour tout savoir à ce sujet: le Président de la République a un conseiller des droits de l'homme qui dit la même chose que M. Pintat. De plus, les choses là-bas sont simples et transparentes, la presse est totalement libre et perspicace; les études critiques sur les problèmes sociaux abondent; le débat est intelligent, constant et profond. Les réformes sont approuvées tous les jours. par conséquent, faire un diagnostic sur la Colombie est très facile pour un expert financier du Sénat français qui se promène là-bas une huitaine de jours.

C'est que si on compare ce pays à d'autres, les particularités colombiennes brillent de leur propre éclat. La Colombie a certains avantages sur la Roumanie, par exemple. En Roumanie, on met en prison tous les dissidents et on rase les monuments historiques pour bâtir d'horribles constructions en béton à la gloire du sombre Président Ceausescu. En Colombie, jamais, cela n'arrive jamais: là-bas on ne juge personne pour ses idées politiques, mais on tue quotidiennement, que ce soit des opposants, des syndicalistes, des étudiants ou des journalistes. De même pour les paysans, les Indiens, les enseignants. Les enfants et les vieillards n'y échappent pas davantage. Non plus ceux qui affirment que la violence vient des institutions!

L'année dernière, 3.639 personnes ont été tuées pour des raisons politiques, selon les statistiques des agences de sécurité de l'Etat qui savent bien faire leurs comptes. En 1987, ils étaient 1651, et déjà en 1989, entre janvier et février, on a atteint 1400 morts! Les disparus dépassent le millier.

En ce qui concerne la destruction du patrimoine historique, la Colombie est plus efficace que la Roumanie. Ceausescu perd du temps en utilisant des bulldozers alors que nos militaires avec leurs armes font le même travail en quelques heures! C'est ce qui est arrivé en novembre 1985 au palais de Justice de Bogota. Le bâtiment fut détruit d'un jour à l'autre par l'armée et la police par des tirs de tanks de guerre, ce qui déclencha un formidable incendie. Cette opération militaire fut très opportune! Le Palais de justice avait été violemment investi par un commando de guerilleros qui prétendait juger le gouvernement pour sabotage du processus de paix que le président de l'époque avait proclamé mais qui détache une période de violences encore plus cruelles que celles des années antérieures.

Bien sûr, les pertes dans le Palais de Justice furent minimes: les deux tiers des magistrats de la cour et du conseil d'Etat moururent, de même que 13 soldats, 34 guerilleros et 20 employés de justice et visiteurs! Au total, 89 personnes y périrent. Les archives et la bibliothèque juridique la plus précieuse du pays furent réduites en cendres. De cette manière, la Colombie a préservé heureusement sa démocratie exemplaire. Un général colombien, peu de temps après, de visite chez Pinochet, se vanta de cette "opéra-▶

tion" qui fut un "exemple pour le monde entier". Monsieur Pintat doit être d'accord avec lui.

L'ingénieur français a reconnu bien sûr que la Colombie avait quelques difficultés.

Il estimait cependant qu'elles étaient dûes à l'action des "mouvements subversifs" et aux pressions des narcotrafiquants. La formulation est exacte et incontestable. Dans un pays où 50% de la population vit dans la plus extrême pauvreté, où 27% des habitants sont analphabètes et où il y a un médecin pour 1920 habitants, la paix et la fraternité devaient régner parmi les hommes !

D'autre part, dans un pays où l'économie est contrôlée par 24 familles, où 14% des propriétaires possèdent 68% de la terre et où 50% de la population manque de services publics, les aspirations au changement sont le fruit de cerveaux malades ! Ceci est le cas des guerilleros et de ceux qui critiquent le gouvernement. Ils ne comprennent pas qu'ils vivent dans un pays exemplaire ! Personne ne devrait se révolter, par exemple, du fait que 80% des exportations de bananes, 90% de la production de gaz et d'électricité, et 80% des mines d'or, d'argent et de platine soient sous le contrôle des USA.

Un autre trait de la Colombie, paragon des démocraties, c'est sa vie institutionnelle. Elle est aussi parfaite que celle du Japon. C'est évident. Il existe en Colombie, comme au Pays du Soleil Levant, un curieux parti, le Liberal-Conservateur, qui gagne toutes les élections depuis 1957 (depuis 1955 au Japon). Il détient la majorité quasi-absolue au Sénat, à la Chambre et monopolise sans exception tous les postes gouvernementaux. Il dispose d'un réseau clientéliste qui, huilé avec les millions du budget national, foudroie et exclut les autres partis des décisions politiques et sociales et les transforme en petits prêcheurs dans le désert.

Les prêcheurs, cependant, se font tuer quotidiennement ! L'Union Patriotique (UP), depuis sa fondation en 1895, a vu 700 de ses militants assassinés, y compris deux sénateurs et de nombreux conseillers municipaux. La UP est le bras politique de la guérilla, assurent les militaires, mais personne ne sait qui se trouve derrière ces éliminations systématiques. Tout le monde se tait. Certaine presse certifie que la UP est en train de se liquider elle-même,

en proie à une sorte de suicide collectif. D'autres disent que les tueries sont ordonnées par les narcotrafiquants. Peu nombreux sont ceux qui s'enhardissent à voir dans ce processus barbare une conséquence de la lutte que se livrent les forces armées contre la guérilla. En vérité, personne ne sait rien exactement car aucun agresseur n'a jamais été jugé. Si l'impunité n'était pas sacrée en Colombie, la machine de mort ne serait pas aussi efficace !

Pendant 40 ans, avec des interruptions minimales, L'ETAT D'EXCEPTION a étouffé les libertés civiles et permis au pouvoir exécutif de gouverner par décrets sans l'intromission gênante du Parlement. Il est incontestable qu'une telle perversion politique a fini par engendrer une dynamique de guerre totale contre toute opposition populaire.

N'est-ce pas le "meilleur régime du monde" ? Pourquoi la presse internationale n'en est-elle pas encore convaincue ? Heureusement, M. Pintat, du Sénat français, a voyagé en Colombie et a eu le courage de déclarer avec une clarté cartésienne : "La Colombie est un modèle pour l'Amérique Latine quant aux droits de l'Homme." Il doit avoir entièrement raison en cette période d'anniversaire du Bicentenaire de la Révolution Française !

L'assassinat des dissidents et des gens innocents, sans aucun jugement, se fait au moyen de tueurs à gages et de groupes paramilitaires qui agissent en toute impunité. Effectivement, la Colombie est exemplaire.

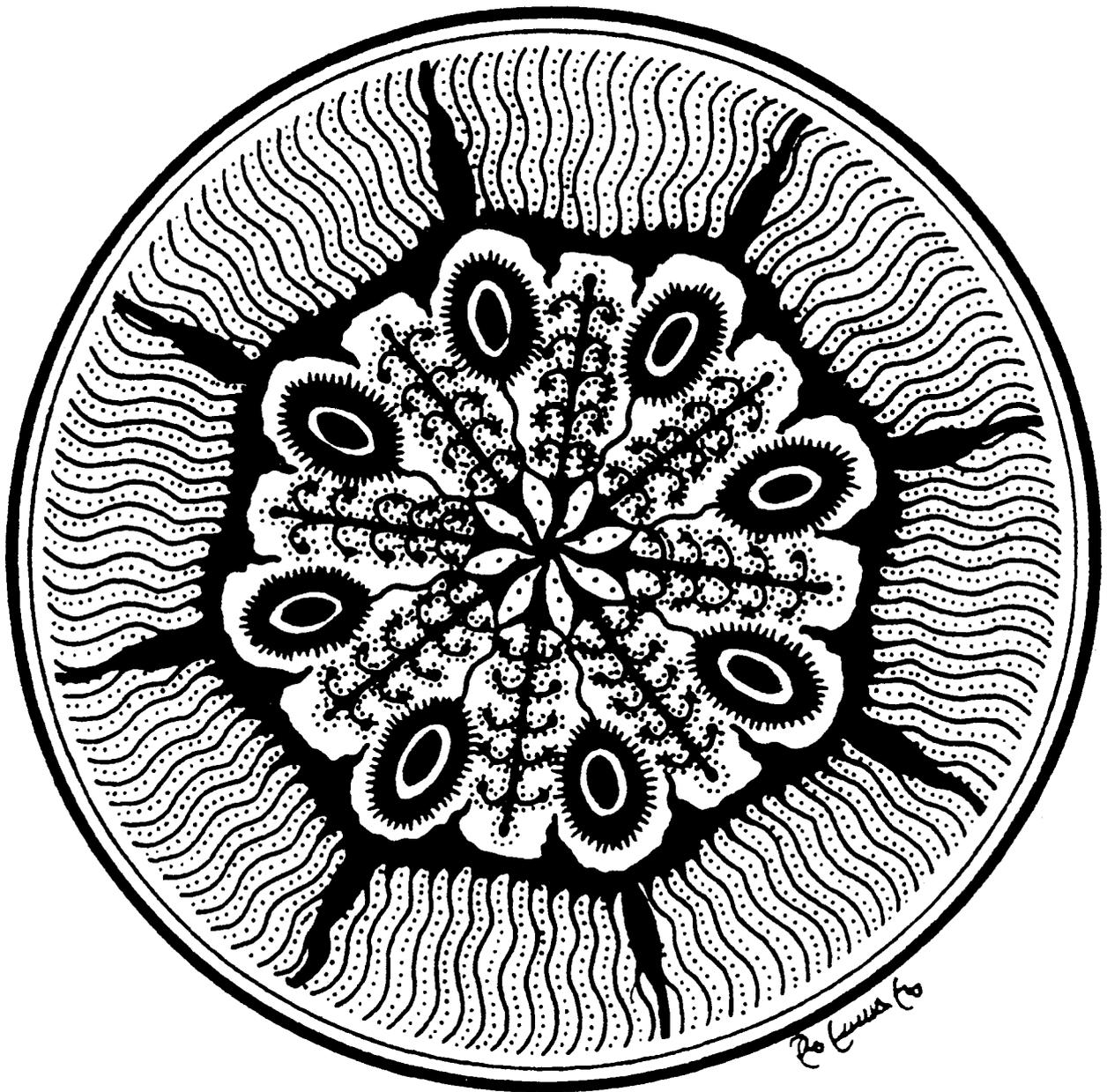
Alors que l'on traduisait cet article dans la même semaine, on apprenait l'assassinat de plusieurs personnalités de la UP : Teofilo Forero, abattu avec sa femme, Leonilde Mora, dans une rue de Bogota, en compagnie de José Antonio Sotelo et José Toscano, tous les quatre militant à l'UP ; c'était le 27 février.

Le vendredi 3 mars 1989, à l'aéroport de Bogota, José Antequera, deuxième responsable de la UP, a été abattu au milieu de la foule. Bilan : un responsable du bureau du Procureur Général de la Nation, Manuel Rodriguez, a également été tué. Par ailleurs, le sénateur Ernesto Samper Pizano du Parti Libéral, candidat à la présidence en puissance, deux petites filles et cinq autres passagers ont été blessés au cours de la fusillade. ■

Rodrigo O'Farrel, 27.2.89, pour NTSINAN
(Traduction de Guilène Bosse)

FEMMES INDIENNES

- (2) -



MOONSONG

Smooth as a six-ton sea polished stone
Alabastre shadowed as the silver moon
With wide fanning flukes pressing the waves ;
A twist - a kick - he suddenly dives
As a blur of light in rapid descent
Swift deadly threat in pursuit of his prey -
A seal's meant to leave this world today
A glistening ring of stars round the night -
The hunter's jaws quickly ends the seal's flight.
Then, rising in a lazy curve with the tide,
The killer, satiated, parts the brine
In a rush of silvery moonlit foam.
His spray erupts up to the sky ;
He blinks a twinkling ebony eye
And disappears into the moon's reflection.



CHANT DE LUNE

Dawna

Lisse comme un galet de six tonnes/Albâtre profilé d'ombre comme
la lune d'argent/ Avec ses amples nageoires en éventail pressant
les vagues;/ Un sursaut, un bond, et il plonge soudainement/ Comme
un flou de lumière filant vers le bas/ Menace rapide et mortelle,
à la poursuite de sa proie/ - Un phoque doit quitter ce monde aujour-
d'hui./ Une couronne scintillante d'étoiles autour de la nuit./ Les
mâchoires du chasseur arrêtent prestement la fuite du phoque,/Et
se soulevant dans une cambrure indolente avec la vague,/ Le tueur,
rassasié, fend le ressac/ Dans un sillon d'écume argenté de lune./Son
jet rejaillit vers le ciel;/ Il cligne un oeil d'ébène/ Et disparaît
dans le reflet de la lune.

TRAFFIC

Muskrat
crossing road between two ponds
immobilized by fear
of passing cars.
Which way to go ? run back ? go ahead ?
You sit, stock still.
Another car passes.

Neither pond is wetter,
neither colder,
both ours to choose.
Neither better,
either shelter
from being crushed
by the traffic.

Muskrat
I'm crossing roads, too
stopped in my tracks
by passing fears.
Is this the right way ? turn around ? go on ?
I stand, indecisive.
Another day comes.

Muskrat
will my helping you decide
help me ?
Or only put you off
the road ?

Dawna

Rat musqué/Tu traverses la route entre deux étangs/ Immobilisé par
la crainte/Des voitures qui passent./ Quel chemin suivre ? revenir
? aller de l'avant ?/Tu restes coi./ Une autre voiture passe.
Rat musqué/ Je traverse des routes moi aussi/Arrêtée dans mon élan/
Par des craintes qui me prennent./ Est-ce le bon chemin ? retourner
? aller de l'avant ?/ Je m'arrête, indécise./ Une autre journée passe.
Les deux étangs sont aussi mouillés et froids l'un que l'autre/
C'est à nous de choisir entre eux./Et aucun refuge/ Ne nous empêchera
d'être écrasés/ Par le trafic.
Rat musqué/ Est-ce que t'aider à prendre une décision/ Va m'aider
moi aussi ?/Ou bien est-ce que ça va seulement t'empêcher d'aller
sur la route ?

Voici mon tambour ;
c'est l'Esprit d'un vieux caribou
qui vit parmi nous...

Quand vous entendez le son du tambour,
dites-vous bien :
"C'est l'indien".

Voici mon tambour .

Voici mon tambour.
C'est l'Esprit d'un vieux caribou
qui vit parmi nous...

Quand vous entendez le son du Tambour,
dites-vous bien :
"C'est l'Indien".
Il est toujours là.

Le son du Tambour,
c'est le son de la Vie ;
c'est le Coeur qui bat.

A Odanak ,
quand j'étais petite fille,
j'avais deux amis :
Ma vieille tante Alanis,
et le cousin de ma mère,
Théophile Panadie.
Tante Alanis,
elle était Belle.
Théo, lui, me racontait
l'Histoire des Abenaki...

C'était en 1759,
à l'Automne, le 4 octobre...
Depuis la mi-septembre,
nos Guerriers étaient partis à Québec
rejoindre Montcalm.

A Odanak, notre Peuple fêtait ;
c'était le retour de la chasse,
ça chantait, ça dansait...
Ca se passait dans la Grande Maison du Conseil,
tout près d'ici,
près de l'église d'aujourd'hui...

De temps en temps,
'y en avait qui sortaient dehors
pour se rafraîchir.
Une jeune fille qui s'attardait dans le noir
-il faisait très noir...
Elle entendit une voix étrangère qui l'appelait...
C'était un Mohican :
"N'aie pas peur, je suis venu
vous avertir.
Pas très loin d'ici,
'y a les Blancs qui vous surveillent.
Durant la nuit, ils viendront
détruire votre Nation.
Faites vite. Protégez
les vieux, les femmes et les enfants."

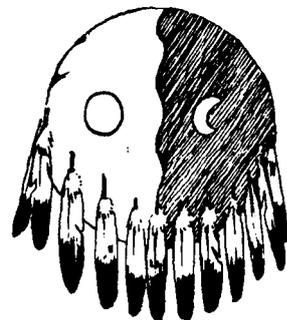
Averties, plusieurs personnes sont allées
cacher leur famille dans un ravin ; d'autres,
dans un endroit que l'on appelle encore
"Sibosek" .

Et d'autres sont restées.
Mais nos Guerriers,
qui revenaient de Québec, avertis,
les ont poursuivis ;
ils ont détruit leurs bateaux.
Les Blancs aussi ont perdu des hommes.

Le lendemain,
ceux qui étaient au ravin
sont revenus dans le village...
'Y en avait qui avaient perdu
un Frère, des Soeurs,
un Père, une Mère...

Dans c'temps-là, le prêtre,
autant que possible,
il baptisait tout le monde.
Il donnait des noms,
des "noms des saints", qu'il disait...
Les filles, presque toutes les filles,
s'appelaient Marie, Marianne...
Mais, nous autres,
dans notre langage,
la lettre "r", on l'a pas.
On remplaçait avec le "l" :
on disait "Malie", "Malianne"...

Une petite fille qui s'appelait Malianne,
c'est elle qui chante,
quand elle revient
du ravin.
Assise par terre,
je m'ennuie...
Malianne s'ennuie.
Où sont mes Amis ?
Odanak redevient
une forêt.



Alanis OBOMSAWIN, Femme Abenaki

cinéaste et chanteuse

LES HOMMES INVENTERENT LE FEU...

LES FEMMES LE RANIMENT

En lisant ce texte au demeurant bien écrit, puisqu'il est de notre ami Pascal Kieger, mais à caractère ethnologique, dans la mesure où, même critique, il prend en compte les "témoignages" des "chroniqueurs" blancs, le lecteur voudra bien se rappeler que notre dossier 16/17 était, pour sa quasi-totalité, élaboré à partir de témoignages... indiens. Une fois n'est pas coutume, et parions que les femmes indiennes qui font... l'objet de la présentation ci-dessous auront la parole dans celui de nos dossiers à venir qui sera consacré à leur peuple -et notamment, huron. MC

Nous ne vivons plus dans des Pays ; notre Territoire est devenu une Patrie en temps de guerre, ou une Nation en temps de paix. Dans tous les cas, nous sommes des citoyens, avec, pour toute identité, une ... carte.

Le monde tribal nord-américain évoluait, lui, dans un Espace qui nous est désormais totalement étranger (à quelques exceptions près) ; celui de l'Alliance et du Partage avec le monde naturel qui donnait marque et caractère à l'homme et à la femme.

Les fonctions ou le rôle des femmes au coeur de la Tribu était, avant toute analyse, une Place, comme tout être avait la sienne, simplement parce que ce rôle était unique et précieux pour tous et que sa propre existence fondait aussi celle des autres :

une compagne et une épouse

Pour tenter d'évaluer cette Place de la femme dans les sociétés indiennes, il importe d'éviter bien-sûr les caricatures, mais sans doute encore plus de se garder de toute méprise...

Les modes de pensée et les élégances de vie des tribus indiennes ont souvent échappé aux analyses -autant savantes qu'insensibles- de tous ceux qui voulaient mettre le monde indien dans un laboratoire et les Sauvages dans des éprouvettes...

Isoler les femmes indiennes du reste de la communauté s'avère déjà être une erreur grave pour qui veut comprendre la richesse de cet univers sauvage. La femme indienne écartée des siens dans le seul souci d'une enquête n'est plus qu'un obscur objet de tous les désirs sociologiques ! Il faut à nouveau se remettre en mémoire un principe fonda-

mental observé dans toute relation humaine chez les Indiens : la Rencontre.

La femme indienne est une Compagne, une Complice... Elle aime et épouse les hommes, mais aussi les anciens et les enfants, les graines et les semences, les pluies et les champs, la lune et les étoiles, l'écorce et le chanvre...

Si dans nombre de sociétés indiennes la femme est effectivement plus proche de la Terre Nourricière, c'est parce que ce même élément féconde, oeuvre, transforme et manipule la matière.

La femme n'est pas chargée, dans le quotidien, par l'homme, d'une mission domestique ; c'est le monde alentour qui lui est sensible, qui lui indique, murmure et confie sa place, son rôle et sa tâche.

A charge pour elle de transmettre ce savoir enseigné par les caprices, les intuitions et les lois du Monde Naturel. ►



La frontière est bien fragile entre cette Place qu'elles occupaient, comme une trame qui tisse, qui couve et qui développe, et la tentation de faire de ces femmes des vedettes ou des stars (Nit. 16/17, p.22)... C'est peut-être parce que notre civilisation éprouve quelque difficulté à être autre chose que mâle ou femelle.

plus humaine que prévu ?...

Car, à trop vouloir rendre justice et hommage aux compagnes fidèles des "farouches guerriers", certains auteurs d'ethnographies américaines ont paré les femmes indiennes de mille pouvoirs fantastiques, et l'on nous annonce gaillardement, après réexamen de l'histoire, qu'il y a eu des femmes-chefs, des femmes qui prenaient les armes, d'autres qui torturaient les prisonniers et négociaient les traités de paix, etc... Les femmes indiennes seraient donc plus humaines que prévu, parce que plus mâles...

Plus sérieusement, quelques scientifiques ou "spécialistes" vont observer plus soigneusement le "statut" des femmes dans certaines tribus et concluront à l'existence de sociétés dites matriarcales, notamment chez les Iroquois.

Le Père Lafitau * écrit au début du 18^e siècle :

"C'est dans les femmes que consiste proprement la Nation, la Noblesse du sang, l'arbre généalogique, l'ordre des générations, et de la conservation des familles. C'est en elles que résident toute l'autorité réelle : le pays, les champs et toute leur récolte leur appartiennent ; elles sont l'âme des conseils les arbitres de la paix et de la guerre, elles conservent le fisc ou le trésor public ; c'est à elles qu'on donne les esclaves, elles font les mariages, les enfants sont de leur domaine, et c'est dans leur sang qu'est fondé l'ordre de la succession."

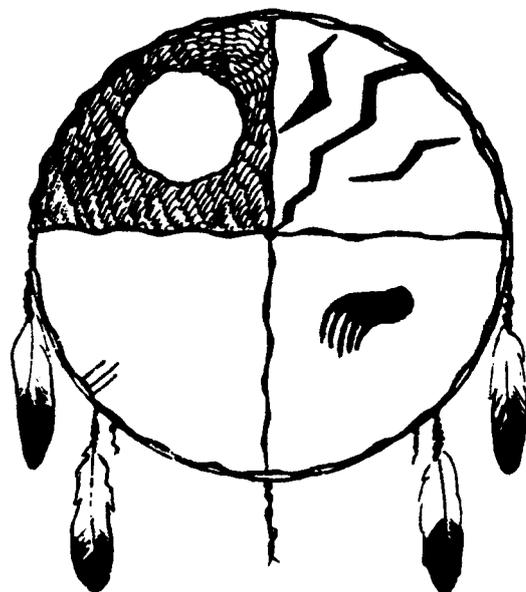
au nom d'une différence, pas d'une rivalité

Il est une fois encore question de pouvoir, d'ordre et d'autorité... La femme indienne vient enfin de trouver rang parmi ses confrères ; elle sait, elle aussi, décider, ordonner et punir.

Nous sommes bien loin du monde indien, de cette Amérique primitive où chaque prière est une adresse et chaque destin, une alliance ; où les droits de chacun et chacune ne sont pas revendication, où la famille rassemble plus qu'elle n'éloigne, où les économies sont de jouissance et non de souffrance.

Si la femme indienne participe de toute cette création humaine, c'est bien au nom d'une Différence, pas d'une Rivalité.

Il est vrai que dans maintes tribus indiennes les femmes et leurs filles avaient la charge particulière d'activités que l'on jugea proprement féminines. Tâches domestiques, éducation des enfants, artisanat, la plupart des témoignages semblent réserver aux femmes les travaux économiques et sociaux du village et du camp.



Or le monde de l'enfance est, lui aussi, intimement lié aux occupations des femmes indiennes ; l'allaitement était souvent pratiqué jusqu'à deux ou trois ans, parce que le sein n'est pas que lait, il est aussi plaisir, jeu et tendresse...

Confiés à la surveillance des grandes soeurs, d'autres mères ou des autres femmes du village, les enfants évoluaient dans un univers de liberté et d'échange où leurs premiers pas les conduisaient naturellement sur les traces des jeux plus sérieux auxquels se livraient les adultes dans le Camp.

Dans une très large mesure, c'est encore sur ce principe d'autonomie que les Indiennes d'aujourd'hui prennent en charge l'ensemble des enfants sur les réserves américaines. ►

les enfants sont le devenir du peuple

Les enfants sont le devenir du Peuple, l'avenir de la Tribu... Ils ne sont jamais la propriété des parents et circulent très tôt avec beaucoup d'aise dans une vie d'entente et non d'attentes. Ainsi associés à presque tous les travaux quotidiens des "grands", les "petits" ne sont ni servitude, ni fardeau, et les femmes n'ont pas le souci permanent des apprentissages sévères qui nous amènent un beau jour jusqu'à nos dix-huit ans.

Une autre citation d'un "chroniqueur" des périodes du contact nous renseigne sur l'identité et le statut de ces femmes trop souvent laissées dans l'ombre des seuls interlocuteurs sollicités par les Blancs : les hommes de la tribu, de préférence les chefs qui ressembleront très vite aux capitaines de l'époque -flatterie et noblesse oblige-

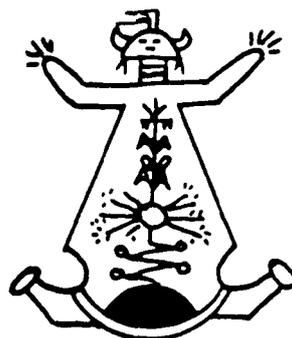
"... De même que les hommes ont leur exercice particulier et savent ce qui est du devoir de l'homme, les femmes et les filles aussi se maintiennent dans leur condition, et font paisiblement leurs petits ouvrages et les oeuvres serviles : elles travaillent ordinairement plus que les hommes, encore qu'elles n'y soient pas forcées ni contraintes. Elles ont le soin de la cuisine et du ménage, de semer et cueillir les blés faire les farines, accommoder le chanvre et les écorces, et de faire la provision de bois nécessaire. Et pour ce qui leur reste encore beaucoup de temps à perdre, elles l'emploient à jouer, aller aux danses et festins, à passer le temps qu'elles ont de bon, qui n'est pas petit puisque tout le ménage consiste à peu.." (Extrait du "Grand voyage au pays des Hurons", Gabriel Sagard, 1623)

Les hommes, eux, s'occupent de chasse, de commerce, de guerre et bien-sûr de politique, toujours d'après les mêmes "chroniqueurs" si souvent préoccupés de dresser des listes et des tableaux, attribuant à tout un chacun un statut fort identique d'ailleurs, à celui qui prédomine en Europe...

division sexuelle dans le sens de partage

Cette répartition des activités féminines et masculines, sinon des rôles des unes et des autres au sein des tribus, apparaît bien évidemment quelque peu simpliste et réductrice. Pourtant, missionnaires et explorateurs durant trois siècles de colonisation, n'ont cessé de découper et l'ordre social et l'ordre économique qui réglaient la vie amérindienne, en tranches sexuelles !

Et cela, au meilleur moment du partage du gâteau, quand les-dits Européens ont bien voulu savourer l'Amérique tribale. S'il y a division sexuelle du travail, c'est dans le sens d'un partage qui inscrit et marque la Rencontre entre l'Homme et la Femme. Il ne faut voir dans ce fonctionnement des clans et des bandes ni société idéale, ni Couple Parfait, mais l'expression manifeste de valeurs telles que l'Autonomie et le Pouvoir de chaque être humain. Ce partage et ces règles de participation étaient clairs pour tous ; être solidaire de ses proches, c'était être responsable... Non pas comptable ou serviteur, mais comme gardien de la Tradition. Celle qui relie chaque être et chaque chose à son sem- ▶





blable pour que le sentiment d'appartenir non pas à part égale, mais d'une manière précieuse à la Communauté, soit réellement émotion et mouvement.

Les Indiens ont toujours pensé l'Univers familial comme l'Univers sacré, tel un cercle où chaque existence contribue à ce qu'il se déroule et se renouvelle... Il est d'ailleurs probable que les Indiens n'aient pas inventé la roue pour éviter de se faire rouler...

Maîtresse des lieux et des habitations, des plantes et des champs, des feux et des provisions, la femme indienne prenait toute sa place dans cette ronde autant visible qu'invisible, dont nos enfants, aujourd'hui encore, reconnaissent le "vierge, le bel et le bon" sens...

ni esclave du mâle ni ouvrière de la tribu

Témoignage d'un "père récollet" en mission chez les Hurons, qui semble reconnaître dans les tâches domestiques "réservées" aux femmes huronnes, une certaine qualité dans leur vie quotidienne : "/Elles font paisiblement/ Ni forcées ni contraintes/ Il leur reste encore beaucoup de temps à perdre, temps qu'elles ont de bon, et qui n'est pas petit/"...

Ce court passage d'un des premiers observateurs blancs du monde amérindien

a au moins le mérite de perturber quelque peu l'idée que l'homme civilisé s'est fait de la "sauvagesse", mi-esclave du mâle, mi-ouvrière de la tribu. Il n'en est rien et, "pire" encore, les Huronnes ont tout loisir de "jouer", de "participer aux danses, aux festins"...

Le temps qui s'écoule au sein du monde indigène appartient à un cycle qui ne réduit ni l'homme à une machine, ni la femme à un objet, ni la terre à un produit.

Si les Huronnes, comme leurs soeurs apaches, sioux, cheyennes, hopis, inuit shoshonies (...), travaillent la terre, tannent les peaux, pétrissent l'argile et assouplissent le saule, cousent la babiche et les mocassins, elles ne font que transmettre ce même courant qui souffle, féconde et reproduit les existences dont tous se nourrissent.

Le même soin, la même attention, apportés aux objets issus de l'invention humaine qui circule telle une respiration et nous rendent semblable, la source qui jaillit et l'onde qui se donne...

Si certains hommes ont répandu la "bonne parole", les femmes indiennes, elles, ont avec moins de gloire et de renom -aux yeux des Blancs- accompagné chacune des aventures de leurs proches; non comme spécialistes de tel ou tel domaine, mais comme le Geste se doit de conduire la Parole... ■

Pascal Kieger

MARIA ET NINO SE MARIENT

Le texte qui suit a été extrait des "Cent premières années de Nino Cochise" de A. Kinney Griffith et Nino Cochise, petit-fils de COCHISE. La traduction d'Annick Baudoin pour les éditions DU SEUIL nous a paru excellente. A lire ou relire...

Je fus éveillé le cinquième jour par Nadina, qui posa un paquet de vêtements près de mon lit, et me fit signe de me dépêcher, ce qui était bien inutile. Je fis un rapide examen des habits et fus ébahi d'admiration : j'avais entre les mains le plus beau costume royal indien que j'avais jamais vu. Je m'en revêtis sans prendre le temps de me demander où mes deux femmes l'avaient trouvé.

Le turban, tissé en laine de trois couleurs différentes, et merveilleusement brodé d'agate et de turquoise, m'allait à la perfection, et me maintenait les cheveux en rouleaux sur les épaules. La veste, bordée de fourrure de castor, me tombait jusqu'aux genoux ; les kabuns, la pointe du pied retournée, me recouvraient toute la jambe ; jamais je n'en ai porté d'aussi confortables. Tout le costume était en peau de daim blanche, bordé de milliers de petits coquillages et de petites perles. (...)

"Femme peinte en blanc,
Lève les yeux au ciel, ...
Femme peinte en blanc,
Réjouis le soleil. ..."

Aux couleurs de la terre, de l'eau, du ciel et du soleil

Le visage de Maria rayonnait. Elle était tête nue, et ses cheveux noirs et lustrés, simplement peignés et brossés, lui tombaient sur les épaules. Elle portait une cape en fourrure de petit jaguar tacheté, avec, au bras gauche, le bracelet d'or de la divinité apache, et au cou, pendu à une chaîne d'or ornée d'agate, le symbole du soleil levant. C'était une médaille d'or de la grosseur de sa main qui lui tombait juste au milieu de l'écusson peint sur la soie de sa tunique dans les quatre couleurs qui



représentent la terre, l'eau, le ciel et le soleil -terte, quesa, mie et holos. Ses seins pointaient fermement, se soulevant et s'abaissant sous les chatolements de l'écusson. Sa robe, en petites peaux de fourrure blanche, avait une longue traîne et elle avançait avec la majesté d'une princesse recevant l'hommage de son peuple.

Le Peuple mêla aux chants ses acclamations, tout cela au son des tambours. Je sentis quelqu'un me tirer le bras ; c'était Nadina. Mais je restai indécis, comme perdu dans une sorte de rêve et elle dut me tirer une seconde fois. Elle m'accompagna une partie du chemin vers l'autel du shaman, et je parvins à faire le reste seul. Il m'indiqua l'endroit où je devais me tenir.

Hymne à la Femme Peinte en Blanc

Le père et la mère de Maria la rejoignirent, puis la conduisirent près de moi ; le vaillant To-Clany vint aussi prendre place à mon côté. Les tambours battirent un temps en crescendo, puis adoptèrent un battement sourd, tandis que le peuple ne cessait de chanter, poursuivant strophe après strophe l'hymne à la Femme peinte en blanc. Dee-O-Det qui psalmodiait pour lui-même, éleva son grand couteau d'argent.

Nos sangs se mêlèrent

Le silence se fit alors sur la rancheria. Le shaman resta longtemps immobile, le couteau levé, et je commençai à avoir mal au genou. Je sentais Maria faiblir un peu et me demandai si le protocole permettait que j'aie la soutenir. Mais le shaman finit par s'incliner et ramassa une longue brindille chargée d'aiguilles de pin avec laquelle il fit un grand arc de cercle au-dessus de nos têtes. La brise était parfumée de résine et le hodenten flottait autour de nous. Maria se mit à trembler, et faisant fi du cérémonial, je lui pris la main.

Le shaman s'agenouilla devant l'autel, face à nous et nous fit signe de lui tendre nos mains. Il prit alors doucement la main droite de Maria et y fit une légère incision avec son couteau. Puis il prit aussitôt ma main gauche où il fit de même. La mère de Maria lui tenait la main, et l'assistant du shaman tenait la mienne. Dee-O-Det enveloppa dans la même étoffe nos deux poignets ensanglantés. Je sentis nos pouls s'accélérer tandis que nos sangs se mêlaient. La foule se mit à chanter :

"Vous ne connaîtrez plus les intempéries,

Car vous êtes un abri l'un pour l'autre.

Vous ne connaîtrez plus la peur, car vous vous protégez l'un l'autre."

La foule s'approcha de plus en plus, répétant le même vers, ou passant au suivant, toujours sur le même rythme, tandis que Dee-O-Det jetait du hodenten sur nos têtes. Sa voix résonna : "voici deux corps, mais c'est maintenant le même sang qui y coule et ils ne font plus qu'une seule personne."

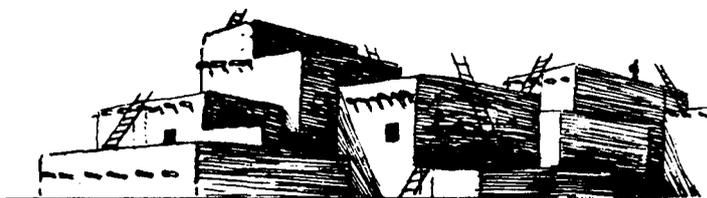
Il retira alors le bandage de nos poignets : "Enju!" On nous entourait, on nous cria mille choses, on nous donna des bourrades, on nous donna des présents. J'ôtai à Maria la grande cape qui la gênait et me débarrassai de ma veste bordée de castor, et jetai les deux vêtements à ma mère.

Le monde nous appartenait

Maria me tira par la main et nous nous échappâmes en courant, distançant rapidement la foule qui nous suivait. Elle m'emmena vers quelques cèdres au bas de la falaise, où nous attendait un couple de chevaux blancs, équipés de selles magnifiques.

Les chevaux portaient le tatouage R/V. Je n'avais pas vu le cher vieux Buck Green pendant la cérémonie du matin mais il nous avait offert les deux montures. Nous chevauchâmes vers le sud, le long de la falaise couronnée d'arbres dorés par l'automne. Plus loin, dans un petit vallon plat au milieu des rochers, nous attendait un accueillant wikiup presque caché dans un bosquet de vieux noisetiers. Sa porte ouverte donnait sur l'Est et les Mother Mountains.

Nous mîmes pied à terre et attachâmes les chevaux à l'arbre le plus proche. Maria et moi pénétrâmes enlacés dans le wikiup. Nous y trouvâmes de la nourriture et des boissons disposées à notre intention -et ma peau de cougar se trouvait là aussi. L'air était richement parfumé de la résine des pins d'automne et de petites cloches tintèrent lorsque je refermai la porte. Maria se blottit dans mes bras. Le monde nous appartenait! ■



Le 81ème anniversaire de Wenniseriosta

Mary Tebo-Wenniseriosta, l'une des meilleures vannières d'Akwesasne et activiste iroquoise depuis bien des années a célébré son quatre vingt-unième anniversaire le 2 février dernier.

Un résident d'Ahnawate lui rappela ses difficiles années de luttes et de satisfaction passées ici, à Akwesasne, à élever une famille et contribuer à perpétuer les traditions de la nation Mohawk...

Wenniseriosta est née à Akwesasne en 1906, fille de Late John et Minnie Papineau Thompson. Elle a suivi ses études à St Regis Island jusqu'au 4^o degré, avant de devoir s'arrêter pour aider sa famille en fabriquant des paniers.

Elle se souvient qu'elle avait dix-huit ans lorsqu'elle revint aux traditions iroquoises et à son mode de vie. Elle disait que Peter Papineau, son oncle, était un fervent traditionnaliste et qu'il l'influença beaucoup.

Bien des Akwesasnenorens se remémoreront le combat de Wenniseriosta qui remonte à vingt-cinq ans, combat pour la sauvegarde du droit de notre peuple de vivre à Akwesasne, aussi bien du côté "américain" que du côté "canadien".

Même lorsqu'elle fut emprisonnée pour ses idées, elle n'abandonna jamais son engagement envers la Grande Loi. Elle eut beaucoup à souffrir de problèmes financiers et familiaux découlant de son emprisonnement ; mais, finalement, elle gagna bel et bien son combat contre New York.

Après que la plupart de ses adversaires mohawk ou non indiens soient partis, elle s'était installée à Ahnawate. La dernière de ses luttes fut de refuser la construction d'une voie d'eau passant sur sa propriété, projet qu'elle devait servir d'autres intérêts que ceux des familles riveraines.

Ses paniers furent exposés en des lieux aussi prestigieux que le Musée des Indiens d'Amérique à New York, la Madison County Historical Society, à cooperstown et à Gettysburg. Elle a enseigné son art à Syracuse, à Akwesasne et à Onondaga. Alors que Dennis Banks séjourna chez elle à Onondaga, elle lui apprit à tresser un panier qui, par la suite, fut vendu 1 000 dollars.

Wenniseriosta conseilla même à Banks de continuer la vannerie : en effet, elle se rappelait que lorsqu'elle-même était en prison, ses gardiens venaient chaque matin dans sa cellule avec un bol d'eau chaude et lui lavaient les mains.. D'abord, elle trouva ça chic de leur part, mais bientôt elle apprit qu'ils faisaient cela pour... prendre soin de ses empreintes digitales...

Wenniseriosta donna naissance à sept enfants dont cinq ont pu vivre. Elle a été comblée par ses quarante et un petits enfants et nombreux arrières-petits enfants. Actuellement, demeurant très prise par ses activités familiales, elle prend part aux activités de la Longue Maison. ■

(In Akwesasne Notes, Midwinter 1987, p2)

Traduction de Betsy et Fabienne



NOUS AVONS LU

" Je suis une maudite sauvagesse " d'An Antane Kapesh

"Dans mon livre, il n'y a pas de parole de Blanc. Quand j'ai songé à écrire pour me défendre et pour défendre la culture de mes enfants, j'ai d'abord bien réfléchi car je savais qu'il ne fait pas partie de ma culture d'écrire et je n'aimais pas tellement partir en voyage dans la grande ville à cause de ce livre que je songeais à faire. Après avoir bien réfléchi et après avoir une fois pour toutes pris, moi, une Indienne, la décision d'écrire, voici ce que j'ai compris: toute personne qui songe à accomplir quelque chose rencontrera des difficultés mais en dépit de cela, elle ne devra jamais se décourager. Elle devra malgré tout constamment poursuivre son idée. Il n'y aura rien pour l'inciter à renoncer, jusqu'à ce que cette personne se retrouve seule. Elle n'aura plus d'amis mais ce n'est pas cela non plus qui devra la décourager. Plus que jamais, elle devra accomplir la chose qu'elle avait songé faire."

C'est ainsi qu'An Antane Kapesh, de son nom français Anne André, débute son livre où elle gueule sa colère dans sa langue innu, sa colère contre l'éducation blanche qu'on a donné à ses enfants qu'elle ne comprend plus et qui ne la comprennent plus, sa colère contre les lois qui empêchent les Indiens d'aller à la chasse au caribou comme ils l'ont toujours fait, pour simplement vivre, mais qui autorisent la "chasse sportive" des Blancs, sa colère contre les marchands d'alcool, contre la police et les tribunaux, contre les journalistes et les cinéastes, sa simple colère d'Indienne contre l'envahisseur Blanc, imbécile et irresponsable.

An Antane Kapesh est née le 21 mars 1926, dans le bois, près de Fort Chimo où son père était chasseur de caribous. Mariée en 1942, elle continue à vivre dans le bois, à mener "la vie de chasse" avec sa famille. En 1953, elle doit s'installer dans la réserve de Maliotenam, sur la côte, non loin de Sept-Iles. Elle a été Chef de la Bande Montagnaise se Schefferville de 1965 à 1967; c'est quelques années plus tard qu'elle a commencé à écrire.

Outre "Je suis une maudite sauvagesse", publié en 1976 à Montréal, elle a également écrit "Qu'as-tu fait de mon pays ?", 1979, Montréal.



*je suis
une maudite
sauvagesse*

INDIENNES D'AMÉRIQUE DU NORD

An Antane Kapesh

des femmes

"pour chacune"

"Je suis une maudite Sauvagesse. Je suis très fière quand, aujourd'hui, je m'entends traiter de Sauvagesse. Quand j'entends le Blanc prononcer ce mot, je comprends qu'il me redit sans cesse que je suis une vraie Indienne et que c'est moi la première à avoir vécu dans le bois. Or toute chose qui vit dans le bois correspond à la vie la meilleure. Puisse le Blanc me toujours traiter de Sauvagesse.

"Je suis une maudite sauvagesse"; An Antane Kapesh, Editions Des Femmes 1982. 150 pages.

Henri MANGUY

"Creek Mary, la Magnifique" de Dee BROWN

Les romans peuvent parfois être aussi riches de vérité que les documents, essais ou témoignages, lorsqu'ils ne travestissent pas la réalité pour "faire plus vrai", et c'est le cas de celui-ci, écrit par l'auteur du fameux best-seller "Enterre mon coeur à Wounded knee". Auteur de 25 livres consacrés à l'Ouest américain, Dee Brown retrace ici la vie de Mary Kingsley, ou Creek Mary, ou simplement Amayi, Indienne Creek qui a réellement existé au 19ème siècle. A la tête de ses troupes, elle s'est réellement emparé de la ville de Savannah, en Georgie, parce que vers 1830, une fois parmi tant d'autres, les clauses d'un traité de paix entre les Indiens et les Blancs n'avaient pas été respectées.

A partir de cet événement, d'archives et d'interviews du petit-fils de Creek Mary, Dee Brown a construit une splendide fresque autour d'elle et de sa famille, une famille dont le destin va se fondre avec celui des Etats-Unis. Sous la pression des événements, les enfants et les petits-enfants de Creek Mary vont s'enraciner dans d'autres tribus, les Cherokees, les Cheyennes, les Sioux, et c'est à chaque fois l'occasion pour l'auteur de nous faire connaître quelques aspects de la vie quotidienne mais également de la lutte de ces différents peuples pour leur survie face à la conquête. Tout au long de cette saga nous rencontrons aussi quelques figures célèbres de l'histoire indienne, comme le chef Shawnee Tecumseh, qui s'efforça de mettre sur pied une confédération de toutes les tribus, comme Sequoyah, l'Indien Cherokee qui inventa un alphabet pour que son peuple puisse lire et écrire sa propre langue, comme le chef Oglala Red Cloud, et d'autres encore.

Des événements historiques qui jalonnent le périple de Creek Mary et de sa famille à travers les territoires des Etats-Unis, le plus connu et le plus tragique est sans doute celui qu'on a appelé "la Piste des larmes", le déplacement forcé de milliers de Cherokees vers l'Arkansas, durant lequel périrent plus d'un quart d'entre eux et qui fut la dramatique conclusion de leur acharnement à vouloir prouver aux Blancs qu'ils étaient aussi civilisés que ces derniers en copiant différents aspects de la so-

ciété occidentale, parfois même les pires puisque certains allèrent jusqu'à posséder des esclaves Noirs.

Le livre est à la fois un roman et un document puisqu'il alterne la fiction imaginée par Dee Brown et le récit de Dane, le petit-fils de Creek Mary, qui a quatre vingt onze ans lorsque l'auteur vient l'interviewer et qui a donc vécu une grande partie des événements et entendu le reste raconté par sa grand-mère. Il est aussi un portrait, celui d'une figure peu connue de l'histoire indienne, peu connue (de nous) peut-être parce qu'elle était une femme, mais dont l'importance et la valeur fut celle qu'à eu et qu'aura toujours la femme pour les Indiens.



la magnifique

roman
Stock

"Je parle pour les femmes de notre peuple, cria-t-elle, pour celles qui souffrent afin de vous mettre au monde, qui cultivent notre terre, qui produisent la nourriture qui rassasie votre faim. Qui plus que les femmes connaît la valeur de notre terre ? Je parle aux hommes: vos mères, vos femmes, vos soeurs, vos filles, vous supplient de ne plus partager notre terre mais de la garder pour nos enfants. Nos vies sont dans les mains du Créateur de la Vie. Il a donné à nos ancêtres la terre sur laquelle nous vivons. Nous sommes résolus à la défendre et, si c'est Sa volonté, nos os y blanchiront, mais nous ne l'abandonnerons jamais."

"Creek Mary la magnifique", Dee Brown, Stock
1981, 424 pages. ■

Henri MANGUY

JE SUIS LIBERTE!

Je suis seul

mais d'autres viendront!

LIBEREZ LEONARD PELTIER

"SANS LUTTE IL N'Y A AUCUN PROGRES"



"Il est temps pour nous tous de regarder la réalité des épreuves qui nous attendent. Il est temps d'étudier la forme de génocide qui nous menace tous. C'est la destruction de l'homme et de l'environnement que la rapacité industrielle de l'Amérique du Nord apporte non seulement aux Nations Indiennes mais à toutes les nations du Monde."

LEONARD PELTIER



LA LONGUE EPREUVE DE PELTIER fera partie de l'Histoire, car son sacrifice au nom des peuples autochtones d'Amérique du Nord servira à tous les peuples qui demandent justice et liberté - et rien d'autre. Nous ne pouvons pas attendre des tribunaux qu'ils décident de la justice. C'est seulement la force, la volonté, les prières et les protestations de toute l'humanité contre les crimes indicibles perpétrés contre notre peuple autochtone d'Amérique du Nord, et illustrés par le cas de Peltier, qui aboutiront à sa liberté et à faire progresser la cause des droits et des libertés pour tous les peuples autochtones.

NOUS AVONS BESOIN DE VOTRE SOUTIEN AUJOURD'HUI, au moment où nous avons l'ambition de rassembler à Ottawa, du 15 au 21 avril, tous les différents mouvements de lutte des peuples Indiens du Canada. UNE LUTTE POUR LA VIE ET L'AUTO-DETERMINATION, POUR UN AVENIR POUR NOS ENFANTS, POUR NOTRE MERE LA TERRE, ET ENFIN POUR L'HUMANITE. Nous organisons une semaine de prières et de protestations, pour que les peuples natifs expriment d'une seule voix leurs luttes individuelles et collectives pour leurs droits humains, territoriaux et de souveraineté. Par cette action, nous soutenons l'appel de justice et de liberté pour Léonard Peltier, et le cas de ce prisonnier politique reconnu internationalement fait partie de la lutte de tous les peuples indigènes qui oeuvrent à faire savoir qu'ils sont considérés comme des prisonniers politiques dans leurs propres pays.

UNE VEILLE DE QUATRE JOURS ET QUATRE NUITS rassemblera toutes les races dans la prière et l'espoir que notre appel à l'humanité sera entendu, pour que s'arrêtent les crimes contre notre Mère la Terre et que s'amorce un changement fondamental.

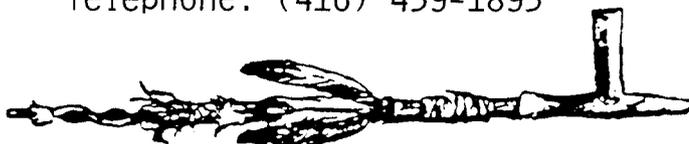
S'IL VOUS PLAIT, lisez attentivement notre document et soutenez-nous en ces jours où nous en avons désespérément besoin. Nous avons un grand besoin de fonds pour porter notre message et notre appel à la participation des peuples natifs à travers une TOURNEE DE CONFERENCES des communautés autochtones dans tout l'ouest canadien avant avril. Nous avons besoin de fonds pour assurer le voyage dans de bonnes conditions de nos anciens et de nos avocats en avril, et pour améliorer nos moyens de communication. Nous vous serons reconnaissants si vous pouvez faire don de fournitures de bureau (classeurs, enveloppes, papier, etc); nous avons également besoin d'une photocopieuse et d'une imprimante d'ordinateur.

PAR AVANCE NOUS VOUS REMERCIONS DE VOTRE SOUTIEN et de votre participation active pour la vie et la liberté de tous. ■

LEONARD PELTIER CANADIAN DEFENSE COMMITTEE

43 Chandler Dr, Scarborough, Ontario, CANADA M1G 1Z1.

Téléphone: (416) 439-1893



SAUVONS LES FORETS ... SAUVONS LA PLANETE !

Le plus grand réservoir de vie

Les forêts tropicales humides nous relie directement à l'histoire de la terre. En 60 millions d'années d'évolution, elles ont élaboré des éco-systèmes d'une richesse qui défie l'imagination. Leur manteau protecteur abrite plus de 70 % de la totalité des espèces vivantes, 80 % des espèces d'insectes du monde, les 2/3 de toutes les plantes connues... Une seule rivière du bassin amazonien renferme jusqu'à 2 000 espèces de poissons. Un hectare de sa forêt offre 400 essences d'arbres (10 à 15 dans les forêts tempérées).

Ces forêts ne renferment pas que des bois rares, animaux et fruits exotiques dont nous risquons de perdre "la souche" à jamais ; huiles essentielles dont certaines indispensables à la médecine moderne (traitement de la leucémie, par exemple)... 140 millions d'hommes, ABORIGENES ou SYLVO-AGRICULTEURS, y vivent depuis des siècles (depuis des milliers d'années pour les premiers). LEUR SURVIE est en cause. Les compagnies qui détruisent la forêt les pourchassent. Certaines tribus ont été partiellement -parfois totalement- exterminées.

Une destruction effrénée

Ce formidable réservoir biologique est aujourd'hui menacé. selon les estimations -très modérées- de la FAO, 100 000 km² de forêts tropicales sont détruits chaque année, soit l'équivalent d'1/5 de la superficie de la France ! Une espèce au moins se voit chaque jour condamnée à l'extinction. Si ce rythme de destruction se poursuit, ce sera bientôt une par heure. Dans 50 ans, il ne restera plus rien des forêts tropicales.

Il n'y a pas que des raisons morales de s'opposer à cet holocauste biologique. Bien qu'elles ne représentent que 7 % des terres émergées du globe, les forêts tropicales produisent 25 % de l'oxygène :



elles sont LE POU MON DE NOTRE PLANETE. Ce n'est pas tout ; elles sont aussi le grand REGULATEUR DU CLIMAT MONDIAL : rafraichissement des tropiques, réchauffement des zones tempérées, rythme et répartition des pluies. Les eaux de pluies, souvent torrentielles, qu'elles reçoivent (2 à 4 m par an), sont emmagasinées à 95 % dans ce tapis complexe de racines et de feuillages. Tout au long de l'année, par évapo-transpiration, elles restituent cette humidité à l'atmosphère, réapprovisionnent les nappes phréatiques, alimentent les rivières pendant la saison sèche. ▶

Subtil, ce système est aussi très fragile. Quand bulldozers et tronçonneuses détruisent la végétation protectrice, il ne reste en réalité que des terres peu fertiles, en proie à l'ÉROSION. Les pluies ravinent alors les sols, emportant l'humus qui va embourber les rivières. Le soleil des tropiques les dessèche et craquèle : en quelques années, elles se transforment en latérite. Le fameux cycle inondation - sécheresse s'installe alors, avec son cortège de sinistres et de famines, et des conséquences qui ne sont pas seulement régionales.

Vers un " flip climatique " mondial ?

Aussi dramatique que soit pour l'Amérique Latine, l'Afrique et l'Asie du Sud-Est, la perte des forêts (causée essentiellement par les banques multinationales et les agences internationales), c'est l'hémisphère nord qui subira le plus les conséquences climatiques. RIEN ne pourra remplacer tous ces services rendus par la forêt. Les plus éminents climatologues prédisent un "flip climatique" mondial d'ici 20 à 30 ans. La forêt BRULÉE (pour semer des prairies pour élevages de boeuf à hamburgers !), la végétation coupée (qu'on laisse pourrir sur place après avoir prélevé les seuls bois précieux), dégagent d'énormes quantités de DIOXYDE

DE CARBONE. Le niveau croissant de celui-ci dans l'atmosphère piège la chaleur du soleil, ce qui provoque une élévation de la température globale à la surface de la terre : c'est le fameux EFFET DE SERRE.

Selon de NOMBREUX SPECIALISTES, les effets combinés de la déforestation actuelle et de l'utilisation des combustibles fossiles provoqueront un RECHAUFFEMENT de 2 à 5 degrés : ce qui est énorme à l'échelle géologique... Les ceintures fertiles des USA et de l'Union Soviétique deviendront plus sèches et moins productives. Des régions méridionales deviendront plus arides. Les tempêtes seront plus violentes. Si, ce qui n'est pas du tout improbable, il atteint 5 degrés, ce sera la fonte partielle des glaces de l'Antarctique ouest, et l'immersion de nombreuses zones côtières (Bangkok, Venise, Londres seraient directement menacées).

Les activités de l'homme déstabilisent le climat mondial. La déforestation est l'une des grandes causes de ce déséquilibre planétaire. NOUS VOUS APPELONS A VOUS JOINDRE A CETTE CAMPAGNE INTERNATIONALE DE PETITIONS. DE NOMBREUSES ONG SONT DEJA EN TRAIN DE S'Y RALLIER. (Pétition contre enveloppe timbrée.)

ECOROPA - FRANCE

(42, rue Sorbier-75020 PARIS) ■



NON, IL NE FAUDRAIT PAS QUE CHICO MENDEZ SOIT MORT POUR RIEN !

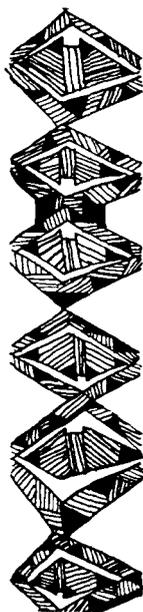
Le 22 décembre 1989, l'assassinat de Francisco MENDEZ Filho, seringueiro de profession (récolteur de caoutchouc) et membre du P.T. (Parti des Travailleurs), par des éleveurs de bétail, a suscité au Brésil, en France (...) de très nombreuses réactions.

Les Ecologistes du monde entier se sentent "mobilisés", car il n'y a pas que l'avenir du Brésil qui se joue en Amazonie, celui aussi de la planète toute entière...

"CHICO MENDEZ BATISSAIT DE LA SUPRANATIONALITE SUR LE TERRAIN-MEME"



Sa mort est exemplaire, et nous nous devons de reprendre et soutenir ses projets en agissant auprès de l'ONU, en signant et diffusant la pétition "Save the Forests, save the Planet" lancée par Ecoropa, d'une part, et, d'autre part, en écrivant à l'Ambassadeur du Brésil à Paris, ainsi qu'au Président Jose SARNEY à Brasilia. On peut en effet penser devoir les féliciter pour avoir permis l'arrestation rapide des commanditaires présumés du meurtre de Chico. Mais encore faudrait-il que le procès qui doit s'en suivre soit EFFECTIF, sinon exemplaire dans son déroulement et ses conclusions.



La principale proposition de Francisco MENDEZ concernait la création de zones protégées administrées par les communautés d'exploitation de caoutchouc que les grands propriétaires cherchent à expulser en les traquant, ou en les tuant. L'an passé, on a dû déplorer 84 morts dans cette seule région, morts toutes liées à la réforme agraire.

Les écologistes brésiliens et le P.T. lancent une campagne destinée à faire suspendre les prêts bancaires étrangers consentis au Brésil, ce, jusqu'à ce que les meurtriers soient effectivement traduits en justice. Déjà, certains organismes internationaux -notamment la Banque mondiale- exigent du gouvernement brésilien des garanties quant à la protection de la nature. En octobre 88, le Président Jose Sarney avait lancé un timide programme intitulé "Notre Nature".

Nous n'avons plus le droit de nous taire, nous n'avons plus le droit de ne rien faire ! Suivons l'exemple de Chico, de BRUNO MANSER A BORNEO et DES PEUPLES DE LA FORET ; LEUR COMBAT EST LE NOTRE. ■

Ghislaine BOSSE

- Senor Presidente Jose SARNEY, Presidencia de la Republica, Brasilia, Brasil.
- Mr l'Ambassadeur du Brésil, 34, cours Albert 1^o, 75008 PARIS (tél : 42 25 92 50)



VOL. XVIII, N^{os} 2-3, 1988

Abonnez-vous

**ET DEMANDEZ
LA LISTE COMPLÈTE
DE NOS PUBLICATIONS**

CHAMANISMES DES AMÉRIQUES

Présentation
Entre diversité et unité: le chamanisme
Robert R. Crépeau

Du rêve à l'ethnographie
Explorations sur le mode personnel du
chamanisme nabesna
Marie-Françoise Guédon

**Penser le «féminin» chamanique, ou le
«tiers-sexe» des chamanes inuit**
Bernard Saladin d'Anglure

**Acquisition de pouvoirs et tente tremblante
chez les Montagnais**
Documents tirés de *Mémoire battante*
d'Arthur Lamothe
Jean-René Proulx

**Le pouvoir spirituel chez les Iroquoiens de la
période du contact**
Norman Clermont

**La modernisation du chamanisme
pima-papago**
Donald M. Bahr

L'ancêtre et le maître des poissons
Notes sur un mythe d'origine du chamanisme
chez les Garifonas du Honduras
Pierre Beaucauge

**Le chamanisme en Mésoamérique
précolombienne**
Louise I. Paradis

**Le chamane achuar: thérapeutique et
socio-politique**
Robert R. Crépeau

**Le Huambisa défenseur. La figure de l'Indien
dans le chamanisme populaire (région
d'Iquitos, Pérou)**
Jean-Pierre Chaumeil

Maîtres de l'invisible
Notes et réflexions sur le chamanisme
tupi-mondé
Giljo Brunelli

**Les défis actuels de la pratique et de la
communication chamaniques dans les Andes
péruviennes méridionales**
Gilles Brunel



2^o FORUM INTERNATIONAL

pour une ALTERNATIVE

EDUCATIVE

organisé par le CERISE,
les 17 et 18 juin à la
Bourse du Travail de
Saint Denis (93), 9 rue
Génin.

Débat pluraliste et sans
sectarisme, échange de
points de vue et d'expé-
riences de tous ceux qui
de façon multiforme et
souvent méconnue oeuv-
rent à la transforma-
tion du système éducatif,
et information des pa-
rents sur la recherche
et les pratiques éduca-
tives.

Tous contacts: CERISE,
77, rue des Haies 75020
Paris (Tél. 40 09 06 71)
le Me après-midi).

Faire parvenir votre commande accompagnée d'un chèque à:
Recherches amérindiennes au Québec,
6742, St-Denis, Montréal (Québec), Canada H2S 2S2

Nom: _____

Adresse: _____

XVIII-(2-3) Chamanisme 10,50 \$
(port inclus)

Abonnement d'un an (4 numéros)
étudiant (au Canada seulement) 15 \$
régulier 20 \$
institution 30 \$

• (à l'étranger, ajouter 0,75 \$ par numéro
ou 5 \$ par abonnement)

Pour mieux connaître et pour soutenir
LE PEUPLE KANAK ET LES VOIES DE SA
LIBERATION,

abonnez-vous à "KANAK",

-20 n^o pour 2 000 CFP,
26, Bd Vauban NOUMEA N1e CALEDONIE.

*

Un appel est aujourd'hui largement lancé
en faveur de la libération de prison-
niers guadeloupéens dont le sort ne peut
vous laisser indifférent. A demander à
NITASSINAN contre enveloppe timbrée.

"LES GUERRES INDIENNES AUJOURD'HUI", un
livre militant de Robert PAC, journalis-
te et membre militant du MRAP. Pour tout
ceux que le mythe fatigue et que la mi-
sère indienne touche, à ne pas manquer!
(Editions MESSIDOR -100F-)

*

"L'ECOLE EN MONTAGNE": Les enfants et
tous les partenaires éducatifs doivent
savoir qu'il existe UN AUTRE TYPE D'ECO-
LE qui peut "l'impossible". L'aventure
agissante de Cachou et de ses amis a
fait ses preuves. Pour contacts, envoyer
une enveloppe timbrée à Nitassinan.

LA JOURNEE INTERNATIONALE DE SOLIDARITE AVEC LES PEUPLES INDIENS se déroulera le 14 Octobre à Paris.

Films rares et de qualité; intervenants Indiens invités dans la mesure de nos possibilités; cette année encore nous organisons cette grande journée symbolique et militante qui, rappelons-le, fut décrétée à Genève au siège de l'O.N.U. en 1977. L'adresse de la salle louée pour l'occasion sera diffusée dans notre dossier n°19 (juin). Nous comptons beaucoup sur nos amis abonnés pour annoncer autour d'eux cette journée si importante.

une expo nitassinan disponible

Suite à la multiplication des demandes, nous venons de réaliser une exposition documentaire constituée de panneaux amovibles retraçant dans ses grandes lignes l'Histoire de l'Amérique indienne des origines à aujourd'hui.

Ce matériel peut nous être loué sur demande écrite. (Dans un premier temps nous devons en limiter l'usage à la seule région parisienne).

où trouver les publications NITASSINAN:

Dossiers, cartes postales, posters, badges, BONS livres, pétitions, annonces, etc.

A la nouvelle librairie 149 avenue de Choisy, Paris 13eme, métro Place d'Italie.

abonnement



commande

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants:n°...,n°...,

-Abonnement ordinaire: 100F n°...,n°....

de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ... exemplaires (25F pièce à partir de 5 exemplaires et 22F à partir de 10 exemplaires).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé à NITASSINAN - CSIA - BP101 75623 PARIS CEDEX 13.)



"Tuez tous les Indiens que vous rencontrerez" ainsi ordonna le colonel Evans lors de la "Conquête de l'Ouest" qui ne fut qu'une extermination systématique de millions d'Indiens.

Au delà de l'histoire, Dee Brown, qui n'utilise que des documents officiels, s'attache à nous faire découvrir la profonde et authentique sagesse d'un peuple méconnu.

Une extraordinaire connaissance de la Nature, un grand respect de la vie qui s'y manifeste et une spiritualité au sens le plus pur du terme sont parmi les éléments qui font de cet ouvrage un livre puissant et bouleversant.

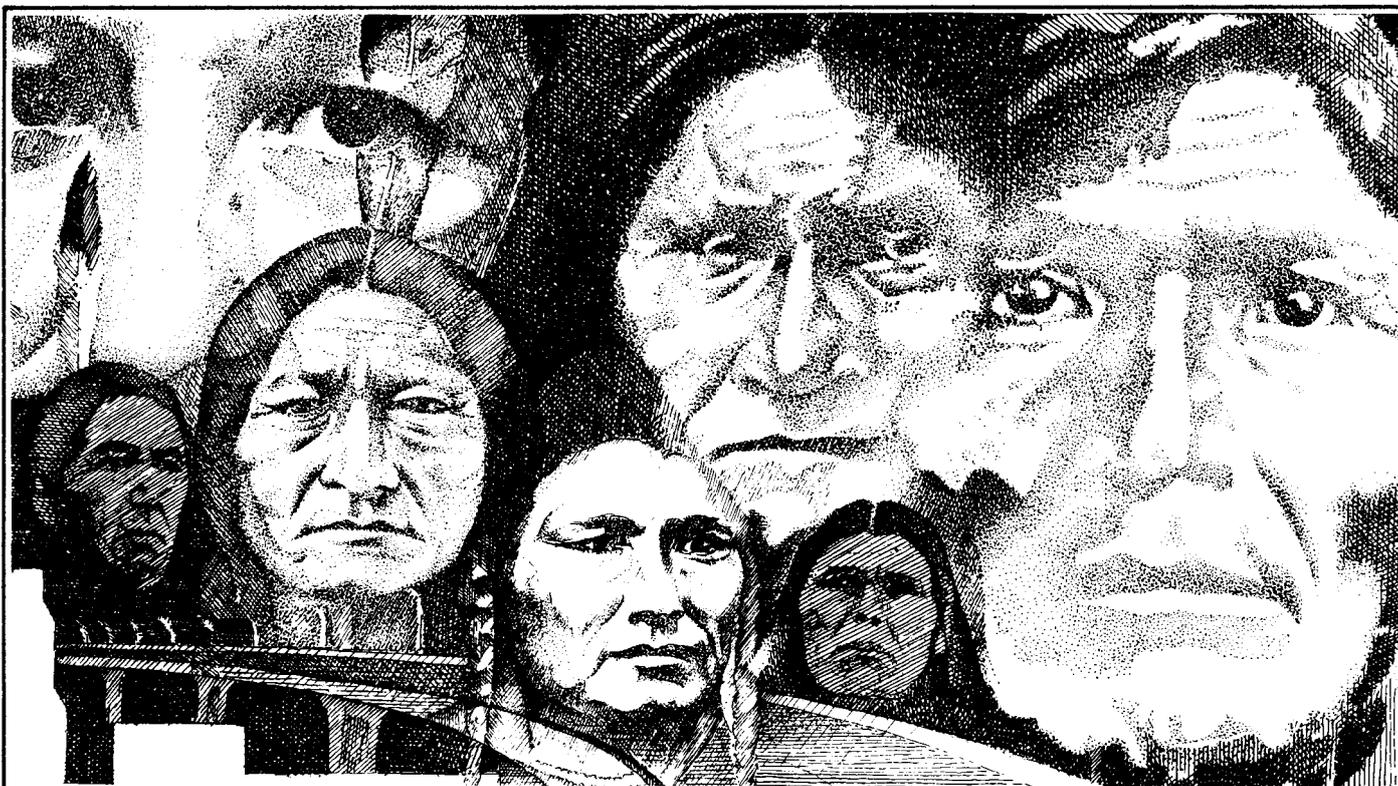
Chacun sera sensible tant à la lumière qu'il dégage qu'à la réflexion à laquelle il invite...

553 pages - 16 photos

Prix : 108 F

Dans toutes les bonnes librairies, les FNAC et chez l'Editeur ARISTA 24580 PLAZAC - Tél. 53.50.79.54

Diffuseur : DERVY LIVRES - 26, Rue Vauquelin - 75005 Paris

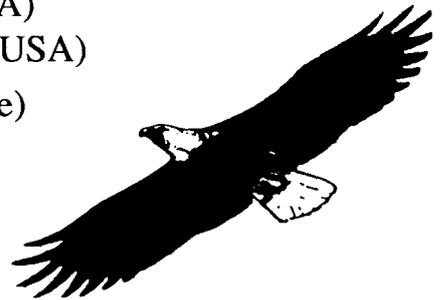


"DISCOURS DU CHEF SEATTLE" édité par Nitassinan, version intégrale et illustrée: 70 F. port compris. (A lire dans Nitassinan n°19, une mise au point sur ce discours souvent dénaturé.)

DEJA PARUS

EPUISES disponibles en *DUPLICATA* photocopié - dos collé, aux tarifs habituels

- | | |
|-------------------------------|-------------------|
| N° 1 : CANADA - USA | (général) |
| N° 2 : INNU, NOTRE PEUPLE | (Labrador) |
| N° 3 : APACHE - HOPI - NAVAJO | (Sud-Ouest USA) |
| N° 4 : INDIENS "FRANCAIS" | (Nord Amazonie) |
| N° 5 : IROQUOIS - 6 NATIONS | (Nord-Est USA) |
| N° 6 : SIOUX-LAKOTA | (Sud-Dakota, USA) |
| N° 7 : AYMARA - QUECHUA | (Pérou-Bolivie) |



DISPONIBLES

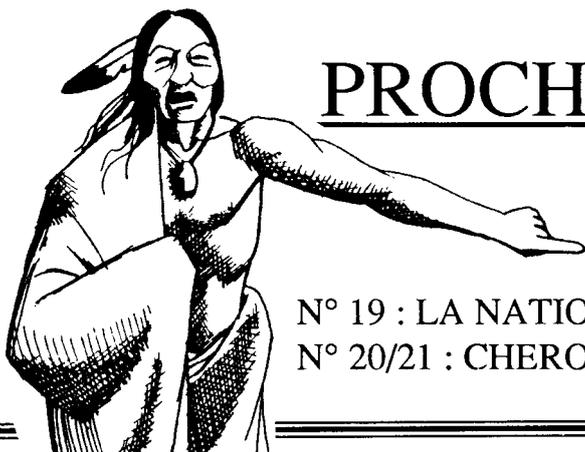
- | | |
|--------------------------------------|------------------------------|
| N° 8 : PEUPLES DU TOTEM | (Nord-Ouest USA) |
| N° 9 : L'AMAZONIE EST INDIENNE | (Amazonie) |
| N° 10/11 : Spécial : PEUPLES INDIENS | (Inuit, Dene, Cree et Innut) |
| N° 12 : MAYA et MISKITO | (Guatemala, Nicaragua) |
| N° 13 : CHEYENNE | |
| N° 14 : APACHE | |
| N° 15 : MAPUCHE | (Chili) |

et N° 16/17 spécial: FEMMES INDIENNES (AM. DU NORD)

(N.B.: un n° double équivaut à 2 dossiers)



PROCHAINS DOSSIERS



- | | |
|----------------------------|---------------|
| N° 19 : LA NATION SHOSHONE | (fin juin 89) |
| N° 20/21 : CHEROKEE | (automne 89) |

